

Documents de L'ÉDUCATEUR

178-179

Supplément au n° 13/14
du 30 août 1984

56^e année
15 numéros
+ 5 dossiers : 172 F
Étranger : 235 F

PRENDRE LA PAROLE

***une expérience de radio
en milieu rural***

**recherches - expression des praticiens de l'école moderne
pédagogie Freinet**

PRENDRE LA PAROLE :

une expérience de radio en milieu rural

MAÏTÉ REY

LES GRANDES LIGNES DU PROJET

L'idée initiale du projet plonge ses racines dans plusieurs expériences précédentes, toutes porteuses de caractères communs significatifs, à savoir : implantation en milieu rural, forte participation des enfants et adolescents scolarisés, besoin affirmé de communication par voie orale, utilisation d'un moyen technique abolissant les distances (échanges bandes-son, téléphones multipolaires, émissions de radio...).

Sur le plan technique

La Fédération Départementale des Foyers Ruraux de Vaucluse met à la disposition des participants un pool de matériel (plus d'une vingtaine de magnétophones de reportage, des magnétophones de montage, une table de mixage...) ainsi que tout le fongible nécessaire à la réalisation (bandes magnétiques, cassettes...) de telle sorte que pour les participants le coût financier avoisine le niveau zéro. Le coordinateur du projet, professionnel de l'audiovisuel, assure dans un premier temps la formation théorique et pratique nécessaire à la mise en œuvre du matériel prêté. Le relai technique devant, dans un second temps, être pris en charge par l'Institut National de l'Audiovisuel, coproducteur du projet. Enfin, certaines des stations précitées mettent de façon permanente un temps d'antenne à la disposition des équipes réalisatrices.

Dans l'esprit des auteurs de ce projet

et des différents acteurs qui s'associent au fur et à mesure du déroulement de l'action, il ne s'agit nullement de créer une radio scolaire (même si actuellement l'essentiel des participants se recrute dans le cadre de l'Education Nationale), mais plutôt d'utiliser les outils que compte le département et qui peuvent valoriser le travail et la réflexion tout en donnant à cette opération une dimension de communication sociale (école-milieu, enfants-adultes, éducation-vie associative).

Pour évaluer...

Sur le département de Vaucluse, les enfants participant de près ou de loin au projet ont produit et diffusé plusieurs centaines d'heures d'émissions traitant plus d'un demi-millier de thèmes. Les quatre principales stations d'accueil étant Radio Bigarreau (vallée d'Apt), Radio Garance (Nord Vaucluse), Radio Cour des Miracles (Avignon) et Lubéron F.M. (vallée de la Durance). Bilan positif. Quant à évaluer les résultats... Ah l'évaluation ! Il n'est qu'à lire les témoignages qui font la matière de cette publication pour saisir la portée de telles actions et percevoir la passion et le plaisir qui animent adultes et enfants.

René Volot

Coordinateur du projet « Pour une pédagogie de l'Echange et de la Communication en milieu rural »
Fédération des Foyers Ruraux de Vaucluse 1984

PLAN DU DOSSIER

I - Le choix de la parole	1
II - Présentation de la première édition	2
III - Prendre la parole : 1981-1982	4-5
encart 1 : laisser prendre ou donner la parole	14
encart 2 : l'enfant face aux radios locales.....	17
IV - Prendre la parole : 1982-1983	19
V - Prendre la parole : 1983-1984	20
encart 3 : progression/glissement	25
VI - Témoignages	26
VII - Radio, écho de nos silences	28
VIII - Passer de la parole aux actes puis des actes à la parole	32

Photographies : R. VOLOT : p. 9, 10, 12, 13, 15, 17, 18, 21, 22, 24, 25, 32 - P. GUÉRIN : p. 2, 11, 16 - R. UEBERSCHLAG : p. 3 - G. BELLOT : p. 6, 18 - R. MASSICOT : p. 7, 28 - X : p. 8 - D. LÉGER : p. 19 - J.-C. DUMARTIN : p. 23.

Le choix de la parole

Dès 1980, l'auteur de cet article, avec l'appui de Jo Pacini, chargé de mission à la Fédération Nationale des Foyers Ruraux, a imaginé de créer un outil et une structure capables de revivifier la circulation de l'expression verbale, donc, d'un certain type d'information peu ou mal véhiculé par l'imprimé. C'est en réponse à cette proposition qu'est né le projet intitulé « Pour une pédagogie de l'Echange et de la Communication en milieu rural dans le département de Vaucluse, soutenu par le Fonds d'Intervention Culturelle (F.I.C.) et entre autres ministères, ceux de la Communication et de l'Education Nationale. S'adressant initialement à l'ensemble de la population rurale, il s'est ancré en milieu scolaire grâce à la complicité de quelques enseignants « emballés » par l'idée proposée.

Dès lors que la proposition avait glissé vers les enfants, il importait de prendre en compte l'impact social qu'une telle prise de parole pouvait engendrer. S'ensuivit alors une série de constats.

L'enfant n'a pas le droit à la parole, parole publique il s'entend, pas plus qu'il n'a accès aux autres outils de communication de masse : imprimés, audio-visuel... lui permettant de « s'exprimer ». A l'évidence, cela provient de son statut social différent de celui de l'adulte, ce dernier étant seul considéré comme individu agissant pour la transformation dans notre société. Enfants et adolescents sont répertoriés comme autant « d'élèves », « d'étudiants », voire de « conscrits ». Ce n'est généralement qu'au sortir du service militaire que leurs propos et leurs actes sont pris en considération par la société dans laquelle ils baignent.

Ainsi notre projet ne devait-il plus simplement se contenter de mettre à la disposition des enfants des outils et un savoir-faire technique mais aussi d'agir avec eux pour qu'ils puissent accéder au statut d'individus colorant l'image de leur société. Conscients de cette nécessité, il nous fallait cependant justifier du choix de notre outil de communication : la parole enregistrée, puis diffusée sur les ondes, au regard des autres médias : images ou imprimés.

La simple observation du développement de l'enfant permet d'affirmer que l'accès et la maîtrise des divers codes de l'audio-visuel et de l'imprimerie ne sont pas simultanés : en confrontant les différentes techniques de communication avec le développement socio-culturel et socio-affectif de l'enfant, il apparaît que certains médias sont plus aptes que d'autres à favoriser l'expression intime de cette catégorie d'individus.

Bien entendu, pour chacun des supports, il faut faire la part entre émettre et recevoir.

L'image, qu'elle soit argentique, magnétique ou imprimée est, en matière de réception, assez tôt décryptée. Un enfant de 3-4 ans passe de longs moments à explorer ses livres d'images, ou à fixer l'écran vidéo. Il n'en est pas de même pour la création d'images, et ceci certainement pour des raisons de manipulations techniques.

Il est vrai que jusqu'à ce jour peu de gens se sont préoccupés d'apprendre à composer, à « émettre » en images fixes ou mobiles, ce qui est somme toute assez paradoxal dans un monde où ce fameux discours sur l'image est omniprésent.

Quant à l'imprimé : lecture/écriture, il n'est pas besoin de rappeler aux pédagogues et autres éducateurs la difficulté de maîtrise de ce code par les enfants en dessous de 8-10 ans pour lesquels le déchiffrement de l'écrit est généralement laborieux. En ce qui concerne la capacité à transmettre ses propres messages, il n'y a guère que les adeptes des textes libres qui parviennent, ou en tout cas essayent de percevoir la richesse d'expression des jeunes utilisateurs de ce code.

La combinaison de deux types de codes simples ne faisant que compliquer l'appropriation de ces outils :

- son + images (diaporamas, cinéma, vidéo)
- images + texte (mise en page, affiche, roman-photo, B.D....)

Ainsi l'écriture, comme la photographie est une codification du message à transmettre et cette remarque appelle un bref commentaire, car, ou bien codifier correspond à une simplification du message transmis, et dans ce cas, il y a appauvrissement, ou bien l'écriture (comme en photographie) est en mesure de restituer fidèlement le message, et dans ce cas cela suppose une maîtrise parfaite de ce code.

Le verbe est le relais immédiat — dès le plus jeune âge — de cette volonté de faire partager à l'autre ce que l'on souhaite exprimer. Premier outil de communication à la disposition du très jeune enfant, plus tard à l'école, puis adulte, il reste bien souvent — pour l'enfant puis l'adulte — le principal, sinon le seul moyen de dire, se dire aux autres. Or, à quelques niveaux de la société que ce soit, ayant accédé à une parole publique et donc reconnue, l'individu ainsi « mis en avant » va être contraint pour conserver ce statut d'utiliser les autres outils de communication, continuer à « prendre la parole » bien sûr, mais aussi lire, voir, synthétiser, analyser, digérer une quantité de plus en plus grande d'information émanant des sources les plus diversifiées. L'acteur — l'agissant — est contraint de se nourrir du message des autres. Ainsi doit-il être possible de changer le statut social de l'enfant en lui faisant accéder à une parole publique.

Mais comment accéder à cette parole publique ? Pour dire et faire quoi ? Où enfants et adolescents peuvent-ils acquérir une aisance du verbe suffisante pour s'exprimer en public et devant un micro ? Sûrement pas à l'école.

La libéralisation de certaines fréquences radiophoniques sur le territoire national au printemps 81 nous fait choisir comme axe directeur l'outil radiophonique.

René Volot

Présentation de la première édition

Une partie des documents qui suivent a fait l'objet d'une parution dans « *Les cahiers d'Animer* » (hors série n° 1 - 1983), revue éditée par la Fédération Nationale des Foyers Ruraux.

Depuis son origine, qu'elle soit urbaine ou rurale, l'école n'a-t-elle pas pour mission d'embrasser tout le réel, de donner aux enfants les clés du monde dans lequel ils entrent : les connaissances théoriques, les repères de l'espace et du temps, la langue, le calcul, la géographie, l'histoire... ?

Mais aujourd'hui, l'école ne doit-elle pas former aussi la conscience de l'actuel ?

Et ceci en tenant certes compte des valeurs et des richesses que nous ont léguées les générations précédentes, mais en tenant compte aussi des transformations de plus en plus rapides de notre monde. L'école peut-elle préparer à « savoir devenir » ?

Le monde continue de changer en particulier par le développement accéléré des systèmes d'information et de communication par rapport à la distribution géographique des activités et l'organisation sociale locale.

La conjoncture économique et sociale actuelle met en évidence les tensions sous-jacentes qui se traduisent par de nouvelles aspirations : satisfaire les besoins à plus d'autonomie et à de nouveaux modes de relation ; remodeler une organisation de l'espace et des solidarités.

Ces aspirations exigent une transformation des mentalités et des institutions qui ne se fera pas sans une volonté politique d'innovation et de soutien des initiatives.

Les jeunes générations auront à gérer l'espace et la société de demain matin, toute proche, et qui sans rémission, par les découvertes de la technologie, s'avance à grands pas vers de nouveaux changements : la planétarisation des communications, l'abondance des possibilités de communiquer.

A terme, il est possible d'envisager des réseaux mondiaux intégrés, capables de traiter et d'acheminer n'importe quel type d'information : sons, textes, graphiques, données, images fixes ou mobiles, auquel chacun pourrait avoir accès, quand et comme il le voudrait, pour communiquer instantanément avec n'importe quel point du globe.

L'apprentissage de cette communication, de ces nouveaux outils, de ces nouveaux moyens, qui sans aucun doute transformeront notre société, remodeleront l'espace, les activités et les solidarités des hommes, a de toute évidence une place privilégiée à l'école.

Et malgré les réticences des mentalités des adultes, il paraît important que ces innovations puissent se faire en milieu rural qui, depuis des décennies, supporte le poids des inégalités créées par notre société.

Que les professionnels de l'enseignement et de l'éducation se rassurent, il ne s'agit pas de remplacer les maîtres et les professeurs par des machines à enseigner ; mais d'utiliser pour un enseignement plus ouvert sur la vie, les moyens, les forces vives et les richesses accumulées dans une région, dans un pays.

Sans doute « l'éducation nationale » n'a-t-elle pas su au cours des ans acquérir plus de souplesse, permettant aux parents d'élèves, aux associations, aux communes, de jouer leur rôle d'aide pédagogique nécessaire à la formation des jeunes générations.

Le renouveau de la vie associative en milieu rural présente un appui important pour les innovations visant à redonner confiance à ce milieu.

La vie associative est un lieu de rencontres, d'échanges, un lieu d'apprentissage de la vie démocratique et un maillon dont l'utilité est indiscutable pour la liaison des divers réseaux personnels ou institutionnels.

En redonnant vie et en dynamisant les « réseaux » humains existants par l'action culturelle, apparaissent des préoccupations communes qui permettent d'établir des liens entre les différentes couches de population des villages, d'établir des liens entre les villages par l'échange, la concertation et la création d'activités communes ; d'établir des liens avec les élus pour une meilleure harmonisation des besoins et des services ; d'établir des liens entre les écoles des différents villages. Ce point est une préoccupation primordiale vu la précarité de certaines d'entre elles.

En somme, il suffirait d'un peu de bonne volonté et d'un peu moins d'intransigeance pour donner vie à des actions pédagogiques qui pourraient à la fois mobiliser l'éducation nationale, les communes, les associations des villages et les diverses administrations concernées. L'idée que « l'école est l'affaire de tous » pourrait devenir une réalité.

Tout ce qui fait la vie locale présente et passée peut être source de découverte et d'enrichissement pour la formation et le devenir des jeunes générations, mais toutes ces richesses, ces découvertes demeurent bien souvent lettre morte parce qu'elles ne sont pas communiquées, échangées...

Enfin notre société a amené avec elle toute une gamme de produits sonores, désormais inséparables de la vie quotidienne : le





disque, le téléphone, le magnétophone font partie désormais des objets familiers qui nous entourent.

D'autre part, la cassette prend depuis quelques années une extension considérable. La musique enregistrée, diffusée chez soi, dans la rue ou en voiture, fait partie du monde sonore actuel : on achète une cassette comme on achèterait un livre ; bien plus, chacun peut désormais enregistrer la musique qui lui convient, effacer à volonté, réemployer les cassettes à sa guise...

Qui plus est, le lecteur de cassette, petit magnétophone portatif, n'a pas manqué de faire germer des idées chez les professionnels de la transmission des connaissances et des relations des hommes entre eux : la cassette est devenue livre, revue, monographie, bulletin de liaison, lettre individuelle ou collective.

Il est évident qu'il y a là un outil de communication et de liaison qui, une fois domestiqué, apprivoisé par les enseignants et les élèves, est en mesure de rendre de grands services à l'école en milieu rural, de permettre une revalorisation de l'enseignement en y associant les institutions, les communes et les associations d'une région.

D'autre part, le ministère des télécommunications installe déjà dans certaines régions un outil : « le téléphone multipolaire » qui permet une liaison téléphonique simultanée de plusieurs points. Certaines régions comme le Languedoc ou la Provence sont déjà dotées de cet outil et l'utilisation paraît tout à fait convenir aux problèmes des écoles rurales.

Apprendre aux jeunes générations à se servir des moyens de communications modernes, telle est du moins notre perspective.

Il ne s'agit nullement de créer une radio locale scolaire qui, dans le meilleur des cas, ne ferait que masquer les barrières du ghetto social dans lequel s'est enlisée l'Education Nationale, mais d'utiliser ces outils que sont les stations de radio locales se mettant en place dans le département et qui ont — en tout cas devraient avoir — pour vocation de favoriser la communication sociale, mettant ainsi en relation des dualités trop souvent inexistantes : école-milieu, enfants-adultes, éducation et vie associative...

Pour sortir de l'archaïsme du système éducatif français, profondément individualiste, il apparaît nécessaire — urgent — que l'école s'inscrive dans une pédagogie de projet social (vivre ensemble implique des projets communs). L'expérience décrite dans les pages qui suivent montre que lorsque l'autorité, la hiérarchie ne

s'en mêlent pas, un début d'actualisation et d'ouverture est possible. Une actualisation de l'enseignement par une approche et une maîtrise de matériels et de techniques de communication audiovisuels débouchant sur une réappropriation de la langue orale, confisquée parce que non conforme aux modèles édictés par un centralisme socio-culturel et économique.

Il ne s'agit pas de faire du régionalisme qui n'est parfois qu'une autre forme d'intolérance, mais de permettre à des individus de quelque âge qu'ils soient de pouvoir s'exprimer oralement comme cela se fait dans leur entourage, sans avoir à se soucier d'un discours de type académique trop souvent vide de sens. Un début d'ouverture s'est déjà pratiqué dans plusieurs directions, de classe à classe, du primaire au secondaire, d'enseignement « normal » à enseignement de rattrapage ou spécialisé, d'enfants à adultes. L'inverse restant à exploiter pour que l'enseignant multifonctions cède enfin la place aux compétences des adultes qui vivent au village.

Est-il vraiment nécessaire d'être inscrit sur les registres de l'Education Nationale pour communiquer aux autres, enfants ou adultes — ou les deux — sa passion pour tel ou tel sujet : la musique, l'astronomie, l'ornithologie, la mécanique agricole... ?

Il est tout aussi nécessaire que les portes s'ouvrent pour l'enfant vers l'extérieur, que pour l'adulte vers l'intérieur de l'école afin de permettre une initiation à la vie sociale.

Cette première année d'expérience a prouvé que les 8-15 ans peuvent accéder à la parole publique vivante, qu'elle soit critique ou à la base de propositions concrètes, devenue responsable parce que respectée. Il est temps, au sein de la communauté villageoise, de prendre en compte les dires, les actes et les propositions des enfants et des sub-adultes avec autant de respect que ceux de n'importe quel autre membre de la collectivité.

Pour resserrer la trame du tissu social, il devient indispensable — vital — que les enfants puissent enfin prendre la parole.

L'expérience relatée au fil des pages suivantes est exemplaire à divers titres, parce que la classe de 5^e M concernée n'est en rien différente de toutes les autres 5^e du territoire national, qu'elle est composée de quelques « bons » élèves, beaucoup de « moyens » et quelques « moins bons ».

Jo PACINI - René VOLOT

Prendre la parole

*Une classe raconte son expérience vécue dans le cadre du projet :
« Pour une pédagogie de l'échange et de la communication en milieu rural ».*

LIEU DE L'ACTION

C.E.G. de Cadenet, Vaucluse,
Chef-lieu de canton de 2 400 habitants

ACTEURS

<i>Maïté Rey</i>	<i>Professeur de collège</i>
<i>Salah Abbas</i>	<i>13 ans</i>
<i>Sarah Belamich</i>	<i>13 ans</i>
<i>Patricia Ceresa</i>	<i>14 ans</i>
<i>Stéphan Chabaud</i>	<i>15 ans</i>
<i>Claude Courlet</i>	<i>14 ans</i>
<i>Patrice Descalis</i>	<i>14 ans</i>
<i>Patrice Ferraivolo</i>	<i>13 ans</i>
<i>Joël Ferrand</i>	<i>13 ans</i>
<i>Patricia Gardi</i>	<i>13 ans</i>
<i>Jean-François Gay</i>	<i>13 ans</i>
<i>Christine Imbert</i>	<i>13 ans</i>
<i>Pascal Jourdan</i>	<i>14 ans</i>
<i>Stéphane Jovanovitch</i>	<i>14 ans</i>
<i>Nicolas Labeille</i>	<i>13 ans</i>
<i>Didier Malan</i>	<i>14 ans</i>
<i>Fabrice Morello</i>	<i>13 ans</i>
<i>Antoine Morillas</i>	<i>15 ans</i>
<i>Brigitte Paul</i>	<i>14 ans</i>
<i>Lise Porte</i>	<i>13 ans</i>
<i>Claudine Rivero</i>	<i>13 ans</i>
<i>Sylvain Ruiz</i>	<i>13 ans</i>
<i>Vincent Sansonetti</i>	<i>13 ans</i>
<i>Carole Signoret</i>	<i>13 ans</i>
<i>Les élèves du C.M.2 de Jacques.</i>	

et les mentions dans le texte de : (par ordre d'apparition)

<i>René</i>	<i>René Volot, coordinateur du projet</i>
<i>Jacques</i>	<i>Jacques Rey, instituteur C.M. à Cadenet</i>
<i>Amandine</i>	<i>Amandine Volot, bébé</i>
<i>Georges</i>	<i>Georges Bellot, professeur à Vedène</i>
<i>Jo</i>	<i>Jo Carret, professeur à Vedène</i>
<i>Popeye</i>	<i>chien des Rey</i>
<i>Pacini</i>	<i>Jo Pacini, chargé de mission à la Fédération Nationale des Foyers Ruraux</i>
<i>Roger</i>	<i>Roger Mercier, instituteur à Bordeaux</i>

Texte collectif rédigé par Maïté Rey

René et le démarrage

C'est sûr que c'est René qui est à l'origine de ce travail. Ça fait quelques années déjà qu'il travaillait avec Jacques, dans sa classe, et il venait de temps en temps discuter avec lui en buvant le café. De loin, je participais à leurs discussions.

Etonnement, souvent, devant la connaissance que René a des élèves, lui qui n'avait pas d'enfant à ce moment-là, de sa capacité à découvrir l'essentiel, ou le détail du comportement, que Jacques, ou moi qui allais souvent dans sa classe pendant mes heures de liberté, nous ne voyions pas forcément, pas rapidement, trop empêtrés dans le scolaire.

En 1979, il aborde de façon plus précise un projet qui se dessinait au travers de toutes ces discussions : développer la communication, dans le milieu de l'école d'abord, après on verra...

Comment ?

Des tas d'idées, en fouillis, mais une m'attire : étudier de quelle façon les enfants s'approprient l'espace et se situent par rapport à lui et entre eux. Local vide. Attendre, observer. Mais y être avec eux, n'est-ce pas fausser ? Et puis où ? Un groupe. Se toucher, les gestes, la chaleur, être proche. Une tente, un abri dans lequel ils s'entortilleraient, qu'ils modèleraient, qu'ils tisseraient eux-mêmes... Moments extraordinaires. Quelque chose au fond de moi, diffus mais profond.

C'est là que j'ai mis un pied dans le projet.

Je savais que l'année suivante, j'aurais des 6^e en français et en éducation artistique, qu'il y aurait parmi eux des élèves venant de chez Jacques. Envie aussi d'être là-dedans. Capable maintenant de travailler avec René que je devinais mieux. Confiance, de toute façon.

Comment on est passés de la tente-abri à la radio ? Des trous... Je ne sais plus. Ça s'est fait pendant l'année 1980. Beaucoup de choses... : une classe de 6^e active, dynamique, coopérative, devant moi, pas derrière : une classe-nature avec Jacques et son C.M. ; des rapports extraordinaires, au sens propre ; cette année-là s'installe le tutoiement : René et une petite fille, Amandine, qui l'adoucit. Et puis un jour il parle de radio et quand il fait la liste des classes participantes, la 6^e qui sera cette 5^e l'année suivante est inscrite.

Je ne sais pas comment on enregistre.

A la rentrée 81, Pacini prend contact avec tous les organismes susceptibles de financer notre projet et nous attendons les différents feux verts. Je n'ai encore rien dit aux élèves.

C'est le 10 novembre 81 que René arrive dans la classe avec un magnéto (sans pile !... Mais je ne crois pas aux présages !).

Jean-François : Ce mardi 10 novembre était un jour comme les autres, mais nous ne savions pas ce qui allait se passer.

Patrice F. : Un homme avec des cheveux frisés, noirs et un peu blancs, est entré en classe. La plupart des élèves le connaissaient, il s'appelait René Volot. Il est rentré en classe, très décontracté et souriant, et il nous a dit bonjour. Nous, au début, on s'est demandé ce qu'il venait faire, et il était dans la classe, et il nous regardait travailler. Je ne sais pas pourquoi on est restés un bon moment sans rien dire.

Carole : Pour tout dire, nous n'avons pas fait très attention à lui au commencement.

Patrice F. : Puis Sarah pose une question : on pourrait croire qu'elle allait la poser à René, mais non, ce n'était pas à lui, c'était à Maïté. Voilà qui était surprenant !

« Qu'est-ce qu'il vient faire là ? »

Et tout aussitôt Maïté a répondu :

« Eh bien ! C'est pas trop tôt ! »

Stéphan : A ce moment-là, pratiquement tous les élèves de la classe se sont tus et René a dit :

« A votre avis ? »

On a tous donné notre avis en même temps : enquête, photos, nous voir, voir Maïté, rien, parler des animaux..., personne n'a

dit la bonne réponse. Il nous a dit qu'on allait faire de la radio.

Patricia C. : Sur le moment, nous ne l'avons pas cru.

Lise : Nous, vachement étonnés, nous avons eu des réactions très diverses, et ces réactions le frisé qui s'appelle René les a enregistrées, mais il n'y avait plus de piles !

Sarah : Je me demandais ce qu'il entendait par « faire de la radio » ! J'ai pensé tout d'abord qu'il voulait dire que nous préparerions une émission pour une radio comme France Inter, France Musique ou France Culture, que nous passerions une heure seulement, car monter une radio ou préparer plusieurs émissions paraissait à mes yeux irréalisable. Pour moi, seuls les professionnels pouvaient monter une radio.

Claudine : Alors on lui a demandé comment ça allait se dérouler. On lui a posé plein de questions.

Stéphan : La première chose qu'on lui a demandée, c'est « Qu'est-ce que la radio ? », car nous n'en avions encore jamais fait !

Antoine : Alors il a pris une craie et il nous a expliqué comment nous allions être écoutés, comment les ondes se déplaçaient dans l'air. Nous étions tous étonnés de voir cet homme dire tant de choses impossibles à comprendre avant.

Pascal : Il nous a dit aussi que nous émettrions en F.M. parce que la F.M. est plus claire comme réception. Elle émet des ondes courtes, c'est pour cela qu'elle porte moins loin. C'est ce que René nous a dit.

Carole : Chacun posait une question comme :

« On va nous entendre à la radio ? »

« Et si on se trompe ? »

Et d'autres encore...

Jean-François : Il nous a expliqué les symboles P.O., G.O. F.M. : nous nous sommes laissés emporter par notre imagination, nos débuts commençaient...

Nicolas : Pour commencer, on avait pris ça à la légère, mais au fur et à mesure qu'il expliquait, on le prenait au sérieux.

Patrice D. : Tout le monde était content, mais nous ne savions pas le travail que ça allait représenter pour nous !

Joël : Au début, je n'étais pas très partisan de cette radio car je pensais que l'on nous donnait une trop grosse responsabilité : et si nous ratons nos émissions ? Hein ? Que se passerait-il ?

Pendant quelques jours, j'ai été très pessimiste mais après je me suis dit que si on nous proposait ça, c'est que l'on nous estimait capables de le faire, et puis tous les copains étaient très contents et très sûrs de faire ça, alors je me suis dit : « Pourquoi pas moi ? », et je m'y suis lancé à fond.

Sylvain : Le soir, j'en ai parlé à mes parents. C'était super !

Très flou, pourtant, tout ça. Jamais eu l'occasion de m'intéresser à ce domaine. Ma connaissance du magnéto se borne à poser les bandes des leçons d'italien et à presser sur le bouton pour les passer aux élèves. En français, je suis attachée à l'écrit : albums, journaux, textes, et à l'oral, mais sous forme de débats, de discussions presque permanentes. Je ne vois pas la place que peut occuper, là, un magnéto.

Le vendredi 13 novembre, René et Jo Pacini (des foyers ruraux), réunissent à Cadenet les enseignants des classes qui sont entrées dans le projet. Un peu gelé. Nous sommes comme nos élèves, « Au début, je pensais qu'on était comme des petits poussins qui venaient juste de naître, même si on a de 12 à 14 ans » (Didier), la spontanéité en moins.

Des questions d'ordre technique, pratique. Le matériel. La responsabilité de ce qui sera dit. On se reverra.

Je n'en sais guère plus. Espèce d'attente, de lenteur : sentir peu à peu la présence, l'existence de cette radio en moi, en nous. Pas envie de voir ça d'en haut, de faire le point : la position privilégiée de prof ne m'intéresse pas. Je marche avec les élèves, pas à pas. Avec une différence quand même : rapports fréquents avec René qui consolident.

Des flashes : « On pourrait... Est-ce que... Et si... ? qui montent

comme ça. Qui viennent d'où ?

Aucune précipitation, certitude pesante, mais en marche.

Deux faces : la classe, bouillonnante de questions de détail, et René qui les écoute, c'est jamais ça l'important, les règle rapidement et ramène à la simplicité.

Lise : Le lendemain, nous avons tous réfléchi aux sujets que nous aborderions. Nous en avons choisi énormément.

Joël : On s'est constitués en équipes et chaque équipe a choisi ses sujets : une quinzaine ! Maintenant, on se rend compte que l'on avait vu grand !



Nicolas : Maïté a marqué les sujets sur un cahier spécial-radio qu'elle a encore : toute la classe, on en a trouvé une soixantaine, tous différents.

Sujets-souvenirs des enquêtes scolaires : les pompiers, la cave coopérative, la mairie, le moulin à huile, la chasse, le tourisme dans notre région, le trial, les vieux, le Crédit Agricole...

Quelques lueurs pourtant : le passage en 6^e, présentation de livres et de films, du bois à la feuille de papier, les métiers qui disparaissent, les contacts humains, la vie culturelle de notre région, le racisme, le conseil de classe, un pays sous dictature...

René a reçu un peu de matériel. Il faut tirer au sort, dans la classe pour savoir qui va aller chez lui apprendre le maniement des appareils. Didier, Claude et Nicolas. Ils transmettront aux autres ce qu'ils auront appris.

Patricia C. : Quelques jours plus tard, René est arrivé avec du matériel : casques, magnétophones, micros.

Antoine : Nous étions tous autour et nous contemplions tout !

Joël : Quand René nous a prêté quelques magnétos avec des micros, on avait un peu peur de ces micros, mais en même temps, on avait envie d'y parler dedans. Quand on entendait notre voix, on trouvait ça drôle !

Samedi 5 décembre : un magnéto, un casque, un micro, deux cassettes vierges. Qu'est-ce qu'on en fait ?

C'est parti !

Le mardi précédent l'arrivée du matériel dans la classe, un vol a été commis au collège. Vol peu important, mais la salle des profs a été saccagée. C'est cela qui choque les élèves.

Sarah, Lise, Patrice F. et Didier décident d'aller demander leurs impressions à toutes les personnes de l'administration, plus ou moins directement concernées par le vol : Monsieur Tamisier parce qu'il est principal du collège, Madame Bègue, l'intendante,

pour les répercussions financières du vol ; Messieurs Fort et Salvatti, les agents de service, parce que, de toute évidence, il y aura des réparations à faire !

Mais comment procéder ?

Didier prépare et vérifie le matériel, Patrice écrit au tableau puis sur un bout de papier la question qu'il posera. Un peu de trac. Ils y vont.

Quand ils reviennent, on écoute : c'est très mauvais !

Notre attente n'était pas très exigeante, mais quand même !... Fond très bruyant, pluie qui crépite... l'enregistrement a démarré au milieu de la question, question lue, ça se sent ; les interrogés ne répondent pas clairement, et ceux qui interrogent ne ramènent pas, n'interviennent pas, laissent flotter...

Rétrospectif. Pas aussi froid, aussi net.

N'entrent pas dans ce constat la joie de manipuler, la joie du trac à plusieurs : « Tu parleras toi, non toi, moi je tiens le micro », la joie de prouver : « On va enregistrer Monsieur Tamisier... ».

Tout ça dans nos deux heures de français, avec certainement une correction de rédac puisque c'est samedi, avec la récré au milieu des deux heures, récrés heureuses du mardi et du samedi où les élèves des autres classes rentrent dans la nôtre... Excitation joyeuse des premières fois. Et moi qui essaie de tout concilier encore, de ramener les autres au travail habituel de français. Au français. Petite angoisse : arriver à tout mener. J'y arrive encore, j'y arriverai encore pendant quelques temps, mais chaque fois que l'équipe revient dire :

« Il faut attendre une minute pour voir Madame Bègue »

ou :

« On trouve pas les agents ! »,

je dois récupérer les vingt autres, si facilement repartis en radio ! Période inconfortable. Ce qui existe, et ce qui commence, si envahissant déjà. Cohabitation à trouver. Nous resituer. Moi, surtout, en fait.

Patrice F. : Cet enregistrement ne fut pas une réussite ! On a eu des ennuis techniques, et puis, comme c'était notre premier enregistrement, on a eu le trac...

Patricia G. : Quand ils nous ont fait écouter la bande, on n'entendait rien !

Lise : Ce premier enregistrement n'a pas été tout à fait bien réussi : il y a eu beaucoup de problèmes... On a oublié de monter le son, on bougeait le micro, on était trop loin...

Claudine : Nos débuts étaient très importants car ils nous faisaient faire un grand pas à chaque fois que l'on écoutait l'enregistrement. On disait ce qui n'allait pas, on savait ainsi ce qu'il ne fallait plus faire.

De cet enregistrement sur le vol, on ne fera rien. Moyen d'affiner, même si à ce moment-là on ne le sait pas. Ça va vite.

Notre apprentissage est comparable, par les efforts fournis et les progrès visibles, à celui de la lecture.

Lundi 7 décembre, matin : on s'enrichit en matériel. 2 magnétos, 2 micros, 2 casques, 2 cassettes.

Claudine, Brigitte et Christine me demandent d'aller faire, l'après-midi, un enregistrement à la nouvelle maternelle.

Vieux réflexe : « Est-ce que c'est bien préparé ? Est-ce que vous savez ce que vous allez dire ? »

Pour me convaincre, pour me rassurer, elles me montrent une liste de questions qu'elles ont préparées.

J'ai avancé beaucoup plus lentement que les élèves, (je n'arrive pas à dire les enfants, même pas pour le mien, je peux pas dire les ados, ça fait trop animateur, impossible de tous les énumérer chaque fois : Salah, Sarah, Patricia, Stéphan, Claude... alors je dirai quand même les élèves...) je disais « prudemment », à ce moment-là. Mais j'ai avancé avec eux parce que j'ai confiance en eux.

René est venu à midi, il a ri, bien sûr, et l'après-midi j'ai laissé faire. Elles sont parties pendant toute l'heure. Nous, restés en classe, nous avons dû faire de la grammaire. Elles sont arrivées en retard à 3 heures. J'ai crié que le prof de maths était déjà là, que si elles n'étaient pas capables de..., que à partir de demain je..., que..., que...

Contrôler encore ce qui échappe.

On écoute, le lendemain.

Difficile à dire, tout ce qui s'est passé. Comment faire sentir l'importance de certains détails, quand on n'est pas dans ce bain ?

La complaisance, l'indulgence non calculées pour le premier enregistrement, c'est fini.

Techniquement, c'est toujours très mauvais. Et ça continuera quelque temps.

La démarche, elle aussi, est très mauvaise. Et ça, ça n'arrivera plus. Parce que les réactions vont être dures, mais très justes. Le groupe de la classe va décortiquer pendant une heure ce qui a été réalisé, par rapport à l'idée de départ.

Arrivées à la maternelle, nous sommes entrées dans une classe. Nous avons expliqué pourquoi nous étions là aux élèves qui avaient très honte. J'ai installé le matériel. Nous avons bien expliqué que notre but était de parler des inconvénients et des avantages de la nouvelle maternelle. Déjà, je n'étais pas consciencieuse du micro : c'était moi qui m'occupais du magnéto et du micro, déjà j'avais fait une grosse erreur en laissant le micro à la portée de la maîtresse qui, après avoir répondu, interrogea les élèves sur ce qu'ils faisaient en classe, et moi, je ne disais rien, je laissais faire... Pourtant, c'était sur le thème « inconvénients et avantages de la nouvelle maternelle » ! Moi-même, après, je posais des questions dans son sens alors qu'il aurait fallu que j'arrête la maîtresse et que je reprenne sur notre thème. Je n'étais pas maître de mes instruments.

C'est juste ! A l'écoute, il apparaît de façon très nette que les trois filles se sont laissées déposséder et de leur outil, et du contenu de leur intervention.

Pleurs. Bouderies à dénouer. Epiderme. Justifications. Beaucoup d'amitié. Et on construit.

Quelques règles :

D'abord, rester maîtres de la technique : ne pas abandonner le micro, c'est notre outil, s'en servir vraiment.

Bûcher à fond l'idée directrice de l'enregistrement pour pouvoir alimenter les silences : à la maternelle, de grands blancs, et Claudine qui repose la même question, sans la modifier... pour pouvoir diriger l'enregistrement en fonction du thème choisi : à la maternelle, toujours, parties sur les problèmes des locaux, les filles en sont arrivées à parler du Père Noël ! Ce n'est pas inintéressant, mais pour ces conversations à bâtons rompus, quel besoin d'un magnéto et d'un micro ?... Pour pouvoir ramener à cette idée directrice en cas de déviation : en écoutant la bande sur le vol, les élèves se sont rendu compte que le principal ne répondait pas à la question posée. Pendant l'enregistrement, cela ne leur était pas apparu. Il est vrai que la hiérarchie ne s'oublie pas facilement ! Ils ont voulu aller interroger le

directeur, ça renverse les rôles... mais ça reste pour eux une question de forme. Le fond, il ne leur est pas venu à l'idée qu'il pourrait être remis en question. Par eux. Pourtant, à un moment, le principal a coupé le micro, donc a arrêté l'enregistrement afin d'échanger des propos avec l'intendante, propos que les élèves n'ont pas saisis : « Ils employaient des mots qu'on ne comprenait pas ! » ; ils ne sont pas intervenus mais ont noté cette parenthèse qui les excluait enfin, pour être capables, selon les pistes ouvertes par l'interlocuteur, de poser des questions non prévues, d'ouvrir leur propre éventail...

A propos des silences, s'efforcer de poser en début d'enregistrement des questions très précises, fermées, qui amènent une réponse immédiate. Souvent, l'enquêté est d'abord curieux du matériel et donc peu enclin à réfléchir, à se concentrer sur ce qu'on lui demande. Commencer l'enquête à l'aide de ces questions précises qui éviteront les silences, tout en familiarisant l'enquêté avec le micro. Les questions nécessitant un temps de réflexion seront posées après.

Théorie, tout ça ! Des « il faudrait » à la pelle ! Mais qu'est-ce que c'est intéressant ce cheminement, ce travail !

Et pour tester leur théorie, pour vérifier son efficacité, ils décident de faire des essais entre eux, sur eux.

Sarah : Cet enregistrement nous a permis de voir comment il fallait nous y prendre pour enregistrer, pour que les gens ne s'impressionnent pas à la vue du micro, pour qu'ils n'aient pas peur. Cela nous a appris à mener un « interrogatoire » de façon logique. Et de ne surtout pas démarrer en improvisant car, je l'ai déjà dit, il faut habituer celui que l'on questionne au micro, peu à peu. On a beaucoup avancé, ce jour-là, et on l'a senti.

Patrice F. : L'enregistrement à la maternelle fut de nouveau un échec. Mais cette fois, il nous servit car on fit le point sur ce qui n'allait pas et qu'il fallait améliorer.

Sylvain : Quand on écoute, ce fut un désastre, mais cette faute que fit le groupe nous servit à tous pour les autres enregistrements.

Claude : Maintenant quand on écoute les premiers enregistrements, on voit qu'on a progressé comme Maité nous avait dit.

Forts de ce travail, Patrice, Nicolas et Joël décident de travailler sur le racisme en essayant de suivre les règles dégagées. Ils se réunissent et bâtissent un plan de travail :

Interroger d'abord quelques camarades du collège, d'origine étrangère :

Lucette, élève de 3^e, et Salah, de la classe, qui sont Algériens, Antoine d'origine espagnole, et Stéphane, d'origine russe, tous deux de la classe aussi.

Interroger, au hasard, pendant une récréation, les élèves du collège.

Rechercher des poèmes, des chansons sur ce thème, et les enregistrer.

Il faut dire qu'un jour, au tableau et avec sa craie, René nous a séduits avec des traits en escalier, des lettres zigzagantes, d'illisible débuts de mots, des termes affolants... Nous n'y comprenions pas grand-chose, qu'importe ! Nous avons retenu qu'une bande magnétique, ça pouvait être coupé, scotché, trituré, que ce n'était pas si fragile que ça, qu'on pouvait enlever les sifflements, les grincements du micro, qu'il serait possible d'illustrer certains propos à l'aide de musiques... Comment ? On ne sait pas encore, et on n'en a pas véritablement besoin. Quand le moment sera venu, il y aura René.

Joël, Patrice et Nicolas commencent donc par enregistrer leurs camarades d'origine étrangère : enregistrements faits en classe, pendant les récréations, ou dehors, pendant les cours. Avec ce que ça implique de sonneries malencontreuses, d'avions à réaction, de brouhaha dans les classes voisines, de fracas de porte ouverte brutalement et de Chut ! non moins bruyants !... Et des étourderies techniques, toujours : il manque le début des questions posées, c'est encore bien raide dans l'expression ; les questions sont lues et Nicolas qui interroge Salah, son copain de classe depuis deux ans, lui dit, de façon très correcte et impressionnante de sérieux : « Avez-vous eu des problèmes liés à la couleur de votre peau ? »... A l'écoute, incrédulité puis hilarité totales, énorme rire dans la classe ! Ça va pas, non ?...

Joël : Quand nous avons commencé à interviewer pour le racisme, Patrice, Nico et moi, nous ne voulions pas faire les mêmes erreurs que nos camarades : changer de sujet, ou suivre trop les questions préparées... On avait un peu peur... Il fallait aussi mettre en



confiance les gens qui parlaient pour la première fois dans le micro et qui étaient bloqués. Mais je crois que l'on s'en est pas mal sortis.

C'est vrai : la communication s'établit. Les réponses des interrogés apportent beaucoup aux autres, donnent matière à une discussion qui permet d'aller plus loin chaque fois qu'on écoute. Familiarisés avec le matériel, Patrice, Joël et Nicolas commentent à l'oublier. Pas de manipulation de bande : ils se contentent de stocker des informations et suivent leur plan de travail.

Apport des autres : Sarah amène dans la classe son amie Emmanuelle, enfant adoptée d'origine vietnamienne, qui souffre beaucoup et parle avec passion. Emotion, pudeur, envie évidente des autres de l'aider, de la rassurer. Pas toujours très adroits, mais présents et doublement à l'écoute.

Le jour où on enregistre Emmanuelle, arrive par hasard dans la classe Alexis...

Un personnage, Alexis ! Il a fait sa 6^e avec nous et, ses parents ayant déménagé à Aix en fin d'année, il fait sa 5^e là-bas. Il revient, quand il le peut, passer le mardi après-midi avec nous. Il nous a écrit au début de l'année : « Je suis dans une classe pas très bien mais toujours aussi fou, et je vous aime tous très fort », et on le lui rend bien ! Très indépendant, plein d'idées farfelues, proche, pétillant...

Il raconte : la confiance hâtive, confidences à un copain qui semble attentif, je suis juif, et toi ? Et les croix gammées qui apparaissent mystérieusement sur ses affaires, et les saluts nazis quand il passe...

Intervenir ou pas ? Comment faire si on ne sait pas qui...

Il dit les bourgeois de 12 ans, et les fascistes de 12 ans, et la classe est atterrée.

Mais alors, on peut être fasciste à 12 ans ? Mais alors, on peut être raciste et pour une couleur différente de peau, et pour une religion différente ? Et le droit à la différence ?

Issus en majorité d'un milieu qui les protège, ils découvrent, accusent le coup et resteront graves.

Et on enregistre aussi Juliette, la Tahitienne.

Petit incident : deux élèves se heurtent à Emmanuelle qu'ils ont appelée « chinetoque ». On va les chercher, on leur demande, pendant la récré, pourquoi : « Au collège, tout le monde l'appelle

comme ça, ou alors grain de riz ! ». Gênés que je sois là (mes élèves sont habitués à moi, pas eux), que je ne crie pas, ce serait plus facile car Patrice pousse les questions.

La première étape est faite.

Deuxième étape, samedi 19 décembre : dans la cour, où les élèves, des profs, disent à brûle-pourpoint ce qu'ils pensent du racisme, s'ils sont racistes, s'ils ont des amis de couleur. Du banal, du « Moi, je ne suis pas raciste, mais... », mais aussi de quoi nous permettre d'avancer encore.

Et c'est les vacances de Noël.

Et les autres, pendant tout ce temps ? Tout ce temps !... Une semaine, seulement... Si je n'avais pas les dates inscrites dans mon cahier-radio, je n'y croirais pas.

Parce que mille autres choses se sont passées.

Quand le groupe racisme a commencé son travail, René a apporté en classe une cassette enregistrée par les élèves de Gargas dans une champignonnière. Pour nous montrer ses qualités d'enregistrement : très clair, questions précises, ce à quoi on aimerait arriver. Stimulante.

Stéphan : C'est là que René nous a amené une cassette sur les champignons : nous l'avons écoutée et nous l'avons comparée aux nôtres ! C'est grâce à cette cassette que nous avons pu nous corriger et progresser.

Intérêt supplémentaire : le champignon de couche est au programme des 5^e, en biologie. A l'écoute, ils découvrent des détails, mais des manques aussi. Lise et Sarah décident d'écouter avec plus d'attention et, sur une autre cassette, de poser des questions aux C.M. de Gargas : préciser certains détails, leur en apprendre d'autres. Décident de bûcher à fond leur cours pour ne pas dire n'importe quoi, pour être efficaces, complètes.

Le même jour, un groupe d'élèves est allé à la gendarmerie : ils veulent savoir comment vit un gendarme et vont prendre rendez-vous. Le projet n'aboutira pas : les gendarmes n'acceptent pas l'enregistrement, demandent qu'on leur transmette les questions, ils y répondront par écrit. Pas d'intérêt pour nous, on laisse tomber.

Et puis Christine qui a emporté du matériel et qui revient avec un enregistrement sur les pompiers. On écoute : bonne qualité tech-



nique, mais là aussi, les questions lues donnent au tout un aspect artificiel et imposent un rythme trop vif. Elle demande à un moment si une femme peut être pompier, réponse : oui, et elle passe à autre chose... Et nous, on aurait voulu savoir s'il y en a à Cadenet, ou pas, et pourquoi, et comment on les appelle, et... Sinon, où est l'intérêt de la question ?

Toujours ce même jour, on décide de faire une recherche sur le mot Radio dans le but de trouver un indicatif, une sorte de bande-annonce. Quelques élèves de la classe n'ont pas encore manifesté un intérêt pour le travail en radio. Ils semblent attentifs mais n'interviennent pas, et je ne sais pas où ils en sont : aussi, je demande que chacun y travaille, seul ou en petit groupe. Dès le lundi, Stéphane nous lit un petit texte qu'il a fabriqué et essaie de le jouer avec Stéphan. Recherches sur le ton à adopter, comédie, beaucoup de rires, ça sonne et on renvoie au mardi. On y passera une heure et demie !

Un pas, là aussi : le magnéto n'est plus seulement l'outil sérieux des questions-réponses, il devient une partie de nous, un interlocuteur avec lequel on joue. Car on joue : Carole, muette depuis toujours en radio, va venir jouer avec Patricia un personnage style « Précieuse ridicule » qui nous laissera ahuris. Et des bêtises, on en dit, on en crie, on en chante, et des « cocoradios » !, et moi aussi j'ai préparé, et je dis, je crie et je chante.

Ces moments, en tas autour du micro !...

Le magnéto a perdu son piédestal et nous devient proche.

C'est un de ces jours-là aussi que Didier et Bibi, de leur propre initiative, débarrassent une étagère de l'armoire de la classe et rangent de façon nette le matériel que nous possédons. Des pointes pour suspendre les casques, les magnétos bien rangés, les cassettes vierges, les cassettes entamées, étiquetées, les micros, les piles...

Cette étagère sera l'ancêtre de notre coin-magnéto.

Parallèlement, j'ai réintroduit l'expression écrite sous forme de plans détaillés à fabriquer sur un sujet précis. Progrès spectaculaires dans la rigueur, la présentation et l'enchaînement des idées. Radio toujours présente à leur esprit, ils s'imaginent, ils se voient, ils s'entendent et appliquent à l'expression écrite les règles qu'ils ont découvertes sur l'oral. Et ça marche.

Le trimestre est fini. On est dans un courant. En mouvement. Pas de direction bien définie, mais pas de panique.

Christine : Nous avons été longs pour comprendre certaines choses, mais nous posons des questions et un jour on se les est mises dans la tête. Nous étions attentifs.

Joël : Je pense que nous avons eu une évolution normale : on a d'abord, aux premiers enregistrements, accumulé les erreurs et les défauts. On les a supprimés par l'écoute. Mais à chaque enregistrement on en faisait d'autres ! Quand on les a eu tous supprimés, on est arrivé à quelque chose de valable. Compte tenu du nombre d'heures consacrées à la radio par semaine, je trouve que notre évolution a été rapide !

La classe est rangée, le matériel placé, recensé, étiqueté. Stéphane emporte un magnéto pour faire un enregistrement sur la vie urbaine pendant ses vacances à Marseille. Didier et Bibi vont prendre rendez-vous à la cave coopérative pour enregistrer aussi pendant les vacances.

C'est fini. On va souffler. Vacances.

L'ouverture

Lundi 4 janvier 1982 : rentrée.

Pour moi, comme pour les élèves, ce temps a mis l'école entre parenthèses. Tout ce qui est radio, je l'ai laissé dans et avec mon cartable : je n'ai pas le goût des bilans.

Dès qu'on redémarre, et sans qu'on en parle s'installe une sorte d'insatisfaction...

Train-Train : Didier part enregistrer Monsieur Dumas à la cave coopérative, il n'avait pas pu le voir pendant les vacances.

Stéphane a fait un enregistrement à Marseille, mais il a oublié le magnéto.

Joël, Patrice et Nicolas recherchent dans des livres, dans des B.T.2, dans des disques, des extraits qu'ils pourraient mettre en illustration aux propos tenus jusqu'à maintenant sur le racisme.

René vient à midi : il faudrait arriver rapidement à un produit fini. C'est vrai : toutes nos cassettes sont entamées, rien n'est bouclé, même pas le racisme auquel il manque la troisième étape.

Flottement.

On écoute la bande de Stéphane : c'est très bref. Il a arrêté une



filles dans la rue, lui a posé quelques questions. Les défauts : il ne savait pas ce qu'il voulait lui dire, peu d'intérêt... Une réussite involontaire : le bruit des voitures, de la rue ! Et on répète : épine dorsale, idée directrice, réfléchir, s'y tenir...

On écoute la bande de Didier et Bibi : questions bien préparées, mais lues, très scolaires et posées dans un ordre illogique. Les défauts : celui qui a la liste des questions et les pose n'écoute pas assez les réponses. Le rythme est trop rapide, des mots difficiles passent sans qu'une explication soit demandée, des pistes intéressantes sont laissées de côté. Une réussite : la très bonne qualité technique.

Ça piétine, dit Sarah.

Je le sens, moi aussi. Je cherche en moi. Pas de doute, pendant cette période, recherche de quelque chose que je pressens, qui doit être autre. Le travail sur le racisme nous a fait vivre des moments collectifs proches d'un bonheur : sensation aiguë d'être en plein dans le mille, pour un instant, ces moments rares, pointus, de compréhension. A la limite du douloureux. Chaleur. Mais si rares.

Et maintenant, cette nostalgie, ce besoin de retrouver ces moments...

On continue, quand même, et trois événements vont nous mettre définitivement sur les rails.

1. Patrice, Lise, Sarah et Nicolas ont vu *Le Professionnel* pendant les vacances : ils cherchent un endroit tranquille où présenter le film et enregistrer leurs commentaires sur une cassette étiquetée « livres, disques, films ».

Dans la classe, trop de bruit ; dehors, il fait froid ; la salle de musique est occupée. Seul le cagibi où on vend des glaces et des beignets est libre bien que peu agréable et pas chauffé. Mais silencieux.

Problème : le déplacement de tout le matériel, le congélateur qu'il faut débrancher, la rallonge, tout installer, pour dix minutes d'enregistrement, tout remballer...

Qui a parlé le premier de ce coin-magnéto ? Sylvain, peut-être.

En 6^e, nous étions dans une salle minuscule. Nous nous sommes retrouvés cette année dans une classe où nous pouvions nous retourner. Dès les premières réunions coop, Pascal propose d'y faire un coin-atelier et Patrice, un coin-lecture. On apporte : un grand tapis en laine, des draps, un vieux dessus de lit. On met l'armoire en épi, et voilà le coin-lecture installé : peu isolé, pas très confortable, agréable pourtant.

Sylvain, puis Didier, Patrice D., Bibi, Jean-François, Vincent, Pascal vont y travailler pendant près de deux mois pour en faire le coin-magnéto.

Leur but : avoir, dans la classe, un coin fermé, insonorisé, chauffé, éclairé dans lequel deux ou trois d'entre-eux pourraient réaliser des enregistrements, écouter des cassettes ; où, surtout, le matériel serait installé en permanence. Contrairement à ce qui s'est passé au début, et depuis nos « cocoradios », le magnéto

reste installé dans la classe, toujours branché. Il n'est plus cet outil précieux, bien rangé dans l'armoire, qu'on ne manipule qu'avec grand soin. Il est là. Dans le coin-magnéto, il sera toujours là, même quand on n'est pas en français, accessible pendant les quelques minutes de flottement entre deux cours.

Je demande l'autorisation au principal : accordée, le collègue vit sa dernière année de préfabriqué, on peut planter des clous ! Et ça démarre...

Tout sera figolé dans les moindres détails.

Patricia C. : Des garçons, pendant les heures de français, avaient tracé un plan pour construire ce coin.

Antoine : D'abord, Didier a commencé à prendre les mesures puis a placé des baguettes en bois. En quelques jours, nous avons mis les murs et nous avons vu le coin-magnéto évoluer.

Jean-François : Les travaux avaient commencé dans la gaieté et pour le mieux ! Nous prenions les mesures, nous sciions les planches, les plaques, nous les mettions contre le mur...

Joël : La construction fut assez lente car nous n'avions pas beaucoup d'heures à y consacrer dans la semaine. Il fut sérieusement fait, bien que primaire, avec des agrafes, du scotch. Mais j'avoue que le résultat m'a étonné : de dedans, on n'entend pratiquement pas l'extérieur (même quand Maïté « gueule », on ne l'entend pas !).

Lise : Et maintenant, voilà notre coin, pas bien solide, mais confortable et utile. Il est super !

Une restriction :

Carole : Ce sont les garçons qui le construisaient et ils voulaient que certaines filles nettoient tout ce qu'ils avaient flanqué au milieu... En tout cas, pas moi !

Un projet :

Joël : Sylvain, quand le coin était à peine commencé, voulait déjà que l'on pense à apporter des choses pour faire la fête et l'inaugurer ! Il en parlait à toutes les réunions coop.

De l'extérieur, certains semblent se cantonner dans des activités de « loisir », ceux qui mesurent, découpent, collent, clouent sans arrêt, même pendant les récréations. Ceux-là ont enfin trouvé une activité qui mobilise et épanouit leurs capacités d'apprentissage. Boulot minutieux, fin, important : les mesures, les assemblages, les calculs, les découpages, le contact avec les parents pour les matériaux, avec les agents pour les outils et les conseils, entre eux, la retenue, le contrôle nécessaires car notre classe, préfabriquée, est en sandwich entre deux autres classes, sans couloirs qui atténueraient ! Et tout ce travail est réalisé pendant nos heures... Parfois, un élève voisin arrive et demande, gentiment, si on peut s'arrêter de taper avec le marteau. Alors on s'arrête, et on attend la récréation pour finir, ou bien on continue, dehors et un peu plus loin...

Un chantier ! La sciure, les morceaux de bois partout, entreposés où on peut, les flocons de polystyrène... Les dames du service ne se plaignent pas pourtant, car en deux minutes, quand ça sonne, la classe est balayée, rangée, les bureaux placés au cordeau, les chaises sur les tables.

J'ai envie de mordre quand j'entends traiter les jeunes de fainéants. Ils refusent un travail qu'ils ne comprennent pas, mais quand ils s'attellent à une tâche, ils la mènent à bien, avec tous ses à-côtés. Et leur temps, qu'ils ne ménagent pas. Comme nous, d'ailleurs.

Fainéants !...

2. Le deuxième événement : l'UHER, magnéto à bandes, petit format, très maniable, très bonne qualité, avec un micro extra, très sensible à la main qui le tient, interrupteur silencieux de bande, magnéto qui fonctionne sur batterie et sur secteur. Un bijou.

Carole : Personne ne nous avait déjà donné la charge d'un si gros truc et qui coûtait sûrement assez cher !

Traduire le mode d'emploi de l'appareil, très compliqué, plus que l'appareil lui-même ; Didier et Bibi ont trouvé comment recharger la batterie. Ce magnéto est arrivé à un moment où, sans que nous le sachions, sans que nous le sentions, il nous fallait un perfectionnement technique qui nous ferait avancer.

Jean-François : Avec l'UHER et les enregistrements en grand groupe qu'il nous a permis de faire dans la classe, nous avons découvert le silence, la nécessité du silence.

Joël : Le racisme, par exemple, a servi de charnière entre les en-

registrements « défailants » et les « bons » enregistrements : il se destinait, comme les autres, à n'être pas très bon, mais il est devenu valable grâce à l'UHER et à de meilleures connaissances techniques.

« Charnière », c'est vrai : le travail sur le racisme, commencé sur cassette, sera fini sur bande avec l'enregistrement de Nougaro, Armstrong et Djurdjura.

Deux positions : l'une pour les enregistrements individuels, l'autre dès qu'il y a un grand groupe comme pour l'enregistrement de la discussion qui a suivi le film « La guerre du feu » : le prof de biologie, Nicole, est venue avec sa classe rencontrer mes élèves pour parler ensemble de l'évolution. Plus de 50 élèves, un enregistrement impeccable, un régal !

3. Le troisième événement : l'ouverture sur l'extérieur par le biais du groupe I.C.E.M. auquel j'appartiens.

Depuis quelques années, une départementale par an est une rencontre sur un thème : la documentation, il y a quatre ans ; la poésie, dans le verger d'Urbain V à Avignon, il y a trois ans : quelques-uns de mes élèves, en C.M.1 puis C.M.2 chez Jacques, y avaient participé. L'année dernière, c'était sur la cuisine et on s'en léchait vraiment les babines à l'avance ! Et puis j'ai été malade, et on n'y est pas allés. Cette année, le 20 janvier, c'était sur les ateliers. Contactés par Eliette, René, Jacques et moi décidons d'animer des ateliers. Jacques : « Tu as quelque chose à dire ? Comment fais-tu pour le dire ? », René et moi : « Radio », sans plus de précision, on verra à la demande. Aubaine : René ça fait une voiture de plus, une copine me prête la sienne, Jacques emmène ses C.M.2 : une douzaine d'enfants au total, dont huit de 5^e.

Ils se répartissent dans les divers ateliers : recueil poétique au limographe, histoire dessinée sur diapos, machine à écrire, imprimerie ; et puis Pascal, Stéphane et Patrice D. vont s'inscrire à l'atelier proposé par Georges : découpage d'une bande, collage, montage. Nous n'avons encore jamais fait ça.

Pascal : On repérait sur une bande magnétique des mots qu'on voulait enlever du texte, puis on coupait ce morceau et on re-



collait les deux bouts de bande magnétique avec un ruban adhésif spécial. Puis, l'après-midi, nous avons fini de faire ce travail et nous avons enregistré ce que nous avons obtenu sur une cassette vierge.

Ce qui compte, dans tout ça, c'est que va se produire un échange entre les élèves de Georges et Jo qui savent découper mais pas bien enregistrer, et les miens qui savent bien enregistrer mais pas découper. Ils vont attaquer un travail ensemble, et, à 5 heures, ils



ne l'ont pas terminé. Alors, on décide de se revoir le samedi après-midi à Vedène pour le terminer.

Mélanges enrichissants : Vedène-Cadenet, adultes-amis-enfants, 6^e-5^e-3^e, filles-garçons. Quatre groupes installés dans toute la maison de Linou, avec des trucs qui se passent : la petite 6^e de chez Georges, qui n'a jamais ouvert la bouche et qui part, l'UHER en bandoulière, dans Vedène, avec ce mistral qui saouïle, pour interroger les gens qu'elle rencontrera sur le carnaval ; Sylvain, plongé avec un grand garçon, dans un travail sur une bande où parle un vieux monsieur ; Stéphane qui décode, numérote, souligne, repère.

Stéphane : Maïté et moi, nous avons écouté très attentivement : d'abord, nous avons commencé à toucher les instruments. Puis il fallait faire un plan de la bande, enlever les bruits et ce qui n'était pas en rapport avec la question, limiter, avec un crayon, l'endroit qu'il faut couper, couper puis recoller. Au début de la bande, il fallait mettre une amorce. Nous recollons la bande avec un scotch magnétique.

Georges, à cinq pieds de terre, mélange les bandes et touche tous les boutons. Mais c'est court, un après-midi d'hiver : à 6 heures et demie, il faut être rentrés. On comprend bien comment ça se passe, mais on n'a pas eu beaucoup de temps pour manipuler.

Autre conséquence importante de cette rencontre à Montfavet : nos élèves répartis dans les différents ateliers, René et moi nous sommes retrouvés avec Jo Carré et les siens qui voulaient savoir ce qu'on faisait, comment on le faisait, les problèmes rencontrés... Ils ont en projet la transformation de leur club audiovisuel en club radio, et se documentent sur ce qui existe. Notre discussion s'étend aux radios libres, celles qui existent avec leurs travers, celles qui pourraient exister, qu'on voudrait faire exister.

Pour la première fois, depuis le début de notre expérience, je peux faire le point avec Jo et Georges. Des neutres. Plus que René et Jacques plongés avec moi dans le projet. Jo, Georges et

leurs élèves me permettaient la référence. Et puis, sortir du petit cercle de la classe et discuter avec d'autres qui n'ont pas sur moi, ni sur ce que je fais, des idées préconçues, d'autres qui cherchent, aussi, et qui demandent qu'on leur reconnaisse le droit à cette recherche. Cette confrontation me regonfle : je sais où sont mes manques, au niveau de l'organisation, je sais aussi que notre façon d'en arriver là a été bonne, et pas forcément LA bonne. Un apprentissage véritable.

Cette relation aux autres, et l'oxygène qu'elle nous a fourni, régénèrent aussi les autres lorsque nous leur racontons, montrons ce que nous avons fait, promettons de montrer vite ce que nous savons faire dès que nous aurons les boîtes de collage.

Fin janvier : le flottement, c'est fini.

Les activités radio sont diversifiées au point de concerner tous les élèves de la classe : chacun y trouve une façon de s'exprimer, mais sans véritable spécialisation. Je veux dire que les fervents du coin-magnéto seront présents au moment des enregistrements qui vont suivre, les feront avancer autant que les adeptes du découpage ou les « intellectuels », fournisseurs de thèmes et de plans. Diversification, mais sans cloisons étanches : ça circule, ça échange, ça passe son savoir aux autres... Le groupe-classe est devenu homogène par la complémentarité de ses éléments hétérogènes et par le but commun poursuivi.

Et dire que, jusqu'à maintenant, on nous a demandé de déverser un enseignement unique à tous les enfants, aux « normaux », c'est-à-dire à ceux qui sont aptes à l'avalier, mais aussi à ceux qui ont accumulé des retards ou qui relèvent d'un enseignement spécialisé.

Et ceux-là. on les sort du collège à la fin de la 5^e comme en sortiront quelques-uns de mes élèves : eh oui, fin janvier, on parle déjà de préorientation.

Et dire que toutes les réformes ont été faites sous l'étendard de la bataille pour l'égalité !

Et dire qu'actuellement, notre cheval c'est la lutte contre l'échec scolaire.

Beaucoup de choses à dire

Commence en février la période « grandes émissions » : elle durera jusqu'à la classe-nature, fin mars. Notre but, pendant ces deux mois : préparer à la fois la classe-nature et les émissions de Radio Bigarreau. Travail intense, c'est le souvenir que j'en garde. J'ai eu de plus en plus de mal à trouver le temps de tenir mon cahier, et j'ai abandonné les notes quand les gens de l'I.N.A. sont venus nous voir dans la classe.

Gens attentifs, qui nous ont écoutés avec sérieux. Qui nous ont révélé des « trucs » : les chambres sourdes, la minute d'enregistrement de l'atmosphère qui permet, au montage, de pratiquer des rapiécages insoupçonnables. Ils repartent et promettent de nous permettre de visiter les studios de F.R.3 à Marseille.

René nous a parlé un jour de Radio Bigarreau qui se met en place dans la région d'Apt et fonctionnera, à l'essai, pendant une semaine. Justement la semaine où nous serons en classe-nature. Un hasard qui nous posera quelques problèmes d'organisation ! Puisque nous sommes appelés à travailler plus tard sur notre propre émetteur, René nous propose d'y faire nos premières armes. J'assiste avec lui à une réunion où les créateurs-animateurs de Bigarreau élaborent la grille. J'apprends beaucoup. Pouvoir que donne la parole, pouvoir qui est donné à ceux qui autorisent la parole. Problèmes. Heurts violents entre politiques et syndicalistes.



Venue là pour comprendre comment ça se passe, comment se construit une émission, j'en sors aussi ignorante sur ce point que quand je suis rentrée.

Ce que je sais : nous disposerons d'une demi-heure chaque jour de la semaine dans l'émission radio-lycée, et de deux heures le mercredi après-midi !

Qu'est-ce qu'on dira, pendant tout ce temps-là ?

Le travail fait jusqu'à maintenant contient des germes qui vont pousser.

Le film « La guerre du feu » a posé des problèmes à Jacques qui y a conduit ses C.M.2 avec nous. Des parents avaient vu le film et acceptaient mal que leur enfant assiste aux scènes d'accouplement qu'il contient. Réunion, discussion. Après le film naissent des réflexions sur les rapports entre hommes et femmes, rapports sexuels, mais aussi rapports de communication, l'odorat, les regards, le sourire puis le rire. Et l'enfant qui va naître, quels rapports a-t-il pu avoir avec ses parents préhistoriques ? Se pose la question : lesquels d'entre nous sont des enfants voulus ? Question posée à René : il est là, Amandine accrochée sur sa poitrine. Il répond, simplement.

Ce qu'a pu apporter à mes élèves la vue de ce père qui trimballe sa petite fille contre son corps et ramasse sa sucette tout en écrivant au tableau, en installant l'ampli pour écouter les bandes, je

n'arrive pas à le mesurer !

Virilité, égalité, amour, vigilance : des mots qui prennent sens. Amandine fait partie de notre année, elle que René a lâchée peu à peu, assise sur le bureau. Notre œil inquiet. Puis elle a joué avec mon porte-clés. Puis elle nous a regardés. Un jour elle a fait des grimaces pour nous faire rire. Et puis, en mai, elle a marché. On enregistre.

Tous ensemble, en tas, dans un coin de classe, autour du micro et dans le plus grand silence. Ce silence nécessaire dont parle Jean-François. Je me retrouve, dans ces moments chaleureux, à l'idée de départ : proximité, tente-abri, le rire ou la solidarité affectueuse qui passent uniquement par les yeux.

Cet enregistrement, le premier à sortir plus des tripes que du cerveau, porte en lui tous les thèmes des discussions qui suivront. Peu de rigueur, apparemment.

Fil conducteur : les non-dits, qui les tracassent, qui les étouffent. Eux, au centre.

Divorce, communication avec les parents, rôle des grands-parents, confiance, silence des adultes. Les interdits. Le compte-gouttes de liberté, sans explication. La liberté des filles. Celle, autre, des garçons. Le peu de joie des adultes. Travail, fatigue, peu de temps pour parler, pas d'envie de jouer avec l'enfant. Sentiment d'injustice.

Des phrases lourdes :

« Je parle pas avec eux, ils sont crevés, on nous prend pour des bébés, ils nous engueulent puis ils nous chouchoutent ! Je suis pas d'accord : s'ils nous engueulent, ils n'ont pas à le regretter après. Couvre-toi ! Mais eux ne le font pas ! On est plus fragiles ? Eux, ils sont vieux. On parle de l'école, que de l'école, pas de sentiments ! Ma mère se désintéresse de moi, d'une certaine manière, je préfère être au collège, cette façon qu'elle a de me dire : lève-toi ! »

Ils ne sollicitent pas d'aide. Ils ne se complaisent pas. Ils se disent, et la parole libérée apporte beaucoup à chacun.

De là vont démarrer les autres enregistrements.

La mode, la propreté : thèmes liés, ça découle. Point commun : pas de responsabilité. On décide pour eux, sans discussion préalable, possible. Et toujours, en leitmotiv : ils revendiquent le droit d'être différents. Et on reparle de racisme, d'intolérance.

On enregistre.

Et, pendant ce temps, Salah coupe des bandes, colle, écoute, scotche, montre à Claudine, à Patrice, à Stéphane.

Et Stéphane qui arrive avec ses encyclopédies où il fait des recherches : propreté, mode. On apprendra même ce qu'est le bœuf mode, avec carottes et petits oignons ! Eclats de rire...

Et Christine qui se tait :

Moi, sur les magnétos, je ne parle pas. Parce que les autres parlent des fois pour moi. Puis, j'ai peur de dire des bêtises, alors je préfère me taire. Et j'écoute quand même, car je trouve que c'est intéressant. Dans ma tête je me dis si je pense que c'est vrai ou pas. Puis je ne parle pas beaucoup, je ne suis pas bavarde.

Et puis, en même temps, s'est constitué un groupe d'une dizaine d'élèves qui vont travailler sur le conseil de classe.

Pendant l'année de 6^e, nous avons deux heures consécutives de dessin : elles avaient permis à certains de monter un sketch. Un conseil de classe. Chaque professeur de la classe était représenté par un élève qui reproduisait ses tics : les mains, la façon de parler. Ils vont reprendre ce travail, l'inclure dans une étude plus générale sur l'utilité d'un conseil de classe. Il faut transformer le travail pour le mettre sur bande.

Travail surprenant.

La répartition des rôles, le plan de travail, ne se font pas sans mal ! Je n'interviens pas. Les dix partent dans la salle de musique chaque fois qu'ils veulent y travailler. De temps en temps, l'un d'entre eux arrive, le visage fermé, mécontent :

« Ils me veulent plus ! »

« On peut rien dire, c'est Patrice qui commande ! »

« Ça avance pas, on fait rien et tout le monde rigole ! »

Et puis deux autres groupes arrivent pour décider le dissident à réintégrer le groupe, et ça repart.

Quand ils sont prêts à démarrer, énorme difficulté : la bande magnétique ne tient pas compte des tics physiques sur lesquels ils avaient tablé. Pour arriver à être le prof, il faut se servir uniquement de sa parole, étudier son vocabulaire, sa façon de s'exprimer, les idées qu'il a sur les élèves, sur sa matière, les sanctions qu'il applique, les réactions qu'il a dans certaines situations, l'intonation propre à chacune de ces réactions. J'assiste, avec René,

à un essai : ils sont bien raisonnables quand ils nous jouent ! Loin d'imaginer la réalité des conseils !

La bande ne sera pas terminée : le départ en classe-nature arrêtera ce travail. Mais il sera restitué dans une émission de Radio Bigarreau.

Je suis vaguement inquiète depuis quelques temps. Et ça se précise. Comment on va faire, à Bigarreau ? Comment ça se passe une émission de radio ?

Et René : de toute façon, ça se passera...

S'ajoute à ça un problème d'organisation puisque le hasard a fait que nous serons en classe-nature à Ferrassières avec le C.M.2 de Jacques. Il faudra redescendre chaque soir à Saignon où se trouve le studio. Problème d'encadrement : nous devons partir à deux, avec la classe, le prof de maths et moi. Le prof de maths n'a pas été autorisé à venir, je suis donc partie seule avec ma classe, Jacques seul avec sa classe, et, par bonheur, quatre parents d'élèves. Les profs de la classe monteront dans la semaine selon leur jour de liberté. Les parents peuvent monter quand ils veulent.

Lundi, à Ferrassières : en réunion, nous établissons la grille de la journée. Sept élèves seulement peuvent participer aux émissions : je ne peux pas en transporter davantage et, au studio, il n'est pas nécessaire d'être plus nombreux.

Cinq élèves de 5^e, et deux de C.M.2 pour qu'ils se mettent dans le bain.

On parlera de la propreté.

J'ai insisté pour que René vienne nous aider à préparer l'émission. Nous travaillons jusqu'à quatre heures : écoute de la bande enregistrée en classe, essai de plan.

Qu'est-ce qu'on veut dire absolument ?

Ça cafouille, on ne sait pas comment ça va se dérouler, on essaie d'imaginer, ça marche pas.

On passe au plan individuel : moi, je veux développer cette idée ; moi, celle-là : moi, je veux à tout prix dire ça...

On continuera à parler, dans la voiture, pendant le trajet. Une heure. Qui commencera ?

Recommandations : surtout pas de blancs, être attentifs pour enchaîner sans redire la même chose.

Et on arrive là-bas, à Saignon, pleins de trac... Peur d'être en retard : on a été pris dans l'opération escargot des poids lourds et déviés sur une petite route.

Un peu noués.

Le studio les déride et les rassure : ils attendaient un studio nickelé, brillant, plein d'appareils avec boutons et cadrans, des écrans de contrôle partout... Ils se retrouvent au dernier étage d'une vieille maison...

Joël : C'était une vieille bâtisse qui tombait presque en ruines ! La salle d'enregistrement était assez grande, mais les appareils (très sophistiqués d'ailleurs !) étaient posés sur des planches qui reposaient sur des tréteaux.

Bric à brac d'antiquailles, échafaudages précaires, des gens partout, assis n'importe où, de lourds rideaux, des canapés boiteux, des affiches éclatantes...

Une émission est en cours, avec les lycéens d'Apt. Les techniciens sont blottis dans de grands pulls, des écharpes interminables.

Patrice F. : Dans la pièce, l'ambiance était chaleureuse. Nous, nous étions très tendus. Je ne sais pas si c'est le froid ou le trac, mais on tremblait !

Silence. Ordres. Trop de choses à appréhender pour écouter comment font les autres. C'est fini.

« A la fin du disque, c'est à vous ! Installez-vous ! »

En rond, autour d'une table, à deux ou trois autour d'un micro.

Réglages.

« Patrice, tu commences ? »

René va d'abord présenter notre travail.

Patrice, tu diras comment on en est venus à parler de la propreté. Ça va vite, pas le temps d'avoir peur !

René : deux phrases... Elèves... communication en milieu rural... Et ça démarre.

Exaltant.

L'inquiétude demeure en moi : et s'ils ne savent plus quoi dire ? Mais un disque est prêt, pour donner le temps. On n'aura pas besoin de meubler. La demi-heure est menée tambour battant.

Je ne suis pas tout à fait spectatrice : je passe la parole, et pas tout à fait actrice : je me dis, tout le long du temps, que ça y est. Aboutissement. Tout le travail du trimestre a servi à ça

Ils sont à l'aise, même les C.M.2, qui semblaient moins impliqués. Ils suivent intensément, ils font avancer, ils témoignent, ils inter-

pellent les élèves de seconde, ou de première, du lycée d'Apt, reçus là en spectateurs, leur demandent ce qu'ils pensent, répondent à leurs remarques de façon très assurée.

Ils sont à l'aise, conscients, peut-être, de la présence de spectateurs : les lycéens, mais aussi des adultes qui circulent silencieusement ; moins conscients de la présence des auditeurs.

Quand le technicien, à la table de mixage, demandera de conclure dans trois minutes, stupéfaction ! Déjà ? Mais on n'a pas tout dit ! Et Patrice conclut en annonçant, dans la foulée, le thème proposé pour le lendemain : la mode.

Le retour est délirant !

« Tu crois qu'ils nous ont entendus à Ferrassières ? »

Tu as vu ce studio ?

Moi à un moment, j'ai cru qu'on allait laisser un blanc !

Moi, j'ai enchaîné... Tu as vu, c'était bien ?

C'est super !

Demain, on dira ça, on fera comme ça... »

Une heure retour. Petit monde clos de la rancho de Geneviève.

Des rires. On est heureux, mais heureux comme on l'est après une première fois attendue et réussie.

Il n'y a pas de banderole, ni d'applaudissements, quand on arrive, seul Popeye nous accueille avec des fêtes, mais la radio n'a rien à y voir ! Je ne veux pas qu'ils soient déçus : j'essaie de dire qu'il



faut avoir vécu ces moments pour comprendre, pour être enthousiaste, que les autres ne peuvent imaginer, comme nous ne pouvions imaginer avant...

Déçus !... Ils sautent de la voiture, et racontent, racontent, et communiquent leur joie. Ceux qui sont restés à Ferrassières ont collé leur oreille aux transistors pendant les ateliers et la préparation du repas, mais ils ne sont pas arrivés à bien nous capter et n'ont rien entendu.

Mardi : le prof de maths doit monter nous retrouver dès l'après-midi et il restera aussi mercredi pour animer un atelier qui fera décoller une fusée-maquette. Tirillés entre un choix difficile : la radio, ou les fusées ? Il n'y aura pas de préparation de l'émission. On parlera dans la voiture.

Les deux C.M., très à l'aise, prennent la parole, interviennent. Patrice est venu lundi, est là aussi mardi et participera à chaque émission. Il a beaucoup travaillé en classe, déjà, est à l'aise à Bigarreau, sera le fil rassurant chaque jour. Il sait comment ça se passe, et les autres savent qu'il sait. Ne se reposent pas sur lui, non, mais il apaise.

Clins d'œil, sourires d'accueil des lycéens. On se sent chez nous. On retrouve René. Quelque part on est heureux de lui prouver qu'il a eu raison de croire en nous. Tu es content, René ? Sûr qu'il est content, ça se voit !

Mercredi une heure et demie d'émission à assurer : je n'ai plus

d'inquiétude. On parlera de « *La guerre du feu* » et des problèmes qui se sont posés lorsque les C.M.2 sont venus avec nous voir le film à Aix. A propos, on parlera des rapports que les adolescents ont avec leurs parents, puis avec leurs professeurs, pour aboutir aux remarques sur le conseil de classe.

Grande frousse le matin ! Il neige à gros flocons quand arrivent le prof de biologie, le prof d'histoire et deux parents qui viennent passer la journée avec nous. Tout est blanc rapidement. Pas de chaînes, tous ces gamins dans la voiture... A midi, grand soleil : tout a fondu, on peut y aller ! On part presque tout de suite après le repas de midi. On retrouve là-bas les lycéens, bien sûr, mais aussi Georges et quelques-uns de ses élèves. Terrain connu : ceux de mes élèves, ou des C.M., qui ne sont pas encore venus puisent rapidement leur assurance dans celle des vieux routiers que deviennent Patrice et Joël.

C'est court, une heure et demie ! Ils resteraient bien volontiers encore, comme spectateurs. Pour voir comment ça fonctionne côté technique.

Jeudi : le racisme. On explique comment on a travaillé en classe, ce que ça nous a apporté. Et puis vers la fin de l'émission, coup de téléphone : un auditeur appelle pour demander pourquoi Salah, notre camarade algérien, ne participe pas au débat. Facile de lui répondre que Salah aime tout ce qui est manipulation de bande, mais pas le micro et il n'a pas été volontaire pour venir.

L'émission terminée, ils se regardent éberlués... Un Auditeur ! Donc, tout ce qu'on a dit, ça sort de cette pièce-cocon où on est si bien maintenant, et c'est vrai alors que ça passe dans le poste !... Petit frisson...

Vendredi : on a fait les valises, Ferrassières, c'est presque fini. On a décidé que la dernière émission serait réservée aux C.M. qui ont travaillé sur l'horoscope. On inverse les proportions : ce soir, cinq C.M.2 et deux 5^e. On a préparé un peu, dans l'après-midi, fabriqué un horoscope marrant. Les C.M. un peu crispés. En avance au studio : on tombe dans une émission qui nous passionne d'emblée.

Le mardi soir précédent, a eu lieu un débat sur l'enseignement en présence des profs et des lycéens d'Apt. La discussion a suscité, paraît-il, chez les auditeurs-enseignants de vives réactions de protestation et, ce soir, le micro leur est ouvert pour une mise au

point. En cours, quand nous arrivons : comment améliorer les relations enseignants/enseignés ? Plusieurs tentatives de réponse : les activités extra-scolaires, les P.A.E., les méthodes pédagogiques, le tutoiement, l'écoute...

Nous nous sentons directement concernés : par le tutoiement, par exemple.

Mes élèves me tutoient, non pas à ma demande, mais parce qu'ils le faisaient bien avant de rentrer en 6^e : enfant d'amies, ou d'anciens élèves, ou de copains du foyer laïque ; enfants que je connais bien par la fréquentation de la classe de Jacques, pendant mes heures de liberté. Je participe aux sorties, je fais du vélo avec eux. Le tutoiement est naturel dans ces rapports qui n'ont rien de scolaires. Il l'est resté : ceux qui ne me connaissaient pas l'ont adopté après un temps de surprise. Mais certains parents ont réagi et demandé des explications que je leur ai volontiers fournies en conseil de classe. Peur du chahut, de l'irrespect, « *Ils vont se croire tout permis !* ». Arriver à dire que pour moi, la confiance prime sur la politesse, que cette confiance serait bien difficile à reconquérir si, parce qu'ils ont passé le portail du collège, je dois me draper dans l'uniforme-prof de « *Madame-Rey-vous...* ». Et à l'épicerie, j'accepterais le tu ? Et au vélo, quand on transpire ensemble, en côte ? Ils ont compris, et ceux qui avaient interdit à leur enfant de me tutoyer ont laissé tomber.

Mais la discussion a ravivé ces souvenirs, d'autant plus que le problème s'est posé aussi dans la classe de Jacques : Nicolas, notre fils, y est depuis deux ans avec ses copains qui sont souvent à la maison.

Dans la discussion, ils veulent intervenir, mais l'émission va finir, il faut conclure. Alors, ils décident rapidement d'enchaîner sur ce qui vient d'être dit et de passer seulement après l'horoscope. Ils s'installent et expliquent : les profs d'Apt sont restés là, et les lycéens.

Expliquent leur tutoiement, dénoncent un tutoiement qu'on leur aurait imposé.

Expliquent que l'amélioration des relations enseignants/enseignés ne peut passer que par une autre façon de travailler.

Expliquent comment ils ont travaillé cette année, et ce que la radio leur a apporté.

Expliquent la nécessité de l'ouverture sur l'extérieur : René, les

Laisser prendre ou donner la parole

Je crois que dans tous les domaines et surtout lorsqu'il y a médiation d'une technique on est tout de suite sur ce dilemme, donner ou laisser prendre. Il en est ainsi en radio et c'est très longtemps qu'à propos du projet « prendre la parole » nous avons tourné autour du pot. Et si nous étions convaincus du passage obligé que constitue le cafouillage technique et la parole approximative, beaucoup de discussions avec d'autres camarades arrivaient à ébranler notre conviction.

En fait le problème se posait de la manière suivante :

1. Des enfants ont des choses à dire, importantes, la radio (matériel) doit leur permettre de les diffuser telles qu'ils savent les dire? les auditeurs doivent faire l'effort d'une oreille nouvelle ; n'en est-il pas ainsi dans la réalité, n'écoute-t-on pas les enfants dans leur langue ?

2. La radio a des codes, elle existe avec ses contraintes, l'auditeur des habitudes, il faut en tenir compte. On ne peut diffuser que ce qui est « diffusable ».

S'en suivirent toutes les discussions, les oppositions sur le langage, les censures déguisées, etc.

La radio : outil de transmission

ou

La radio fin en soi (... qui à la limite diffuse son contenu).

Nous avons choisi la première formule. On nous a reproché de permettre la diffusion de n'importe quoi, de merdes. Nous avons eu des critiques sur ce plan-là, surtout de collègues enseignants. Les personnes qui ont contacté par téléphone

les studios, elles, ont chaque fois réagi sur le contenu. Elles écoutaient une émission d'enfants qui savaient de quoi ils parlaient et elles étaient intéressées.

Certainement des auditeurs ont éteint leur poste agacés par le manque de maîtrise (ceux-là ne l'ont jamais dit). Mais combien de fois fuit-on les Guy Lux, Jacques Martin and Co qui sont des maîtres de l'audiovisuel ?

On ne nous a pas toujours fait crédit (dans les discussions) de ce genre de tâtonnement en nous l'opposant chaque fois au produit fini, radiophonique ! L'expérience nous donne pourtant raison qui voit les enfants s'acheminer vers une plus grande maîtrise du langage et de la technique quand ils pratiquent assez longtemps et surtout quand, libérés de ce qu'ils ont à dire, ils ont le temps de la réflexion et de l'analyse sur ce qui s'est passé.

Avec les enfants qui n'ont pas la possibilité de prolonger l'expérience, est-ce préjudiciable ? si oui pour qui ? et au nom de quoi ?

Nous avons dès le départ, opté pour ce qui nous semblait être assez nouveau en radio (abstraction faite des radios culturelles) à savoir que dans la communication c'est d'abord à l'auditeur d'écouter ce que son vis-à-vis a à lui dire plutôt qu'au diffuseur à parler selon un code que certains disent « convenir » à l'auditeur.

Jacques Rey

L'enfant face aux radios locales

Dans le cadre de l'expérience que nous menons, il s'agit de donner à des enfants habitant en milieu rural les moyens physiques et intellectuels de maîtriser la technique du son en général, avec pour orientation particulière la réalisation et la diffusion d'émissions radio.

Par voie de conséquences, nous avons été amenés à collaborer avec la plupart des stations radio — cinq des sept autorisées — que compte le département. Six relèvent du statut des associations loi 1901 (elles sont prises en charge par des bénévoles et ont pour objectif de fonctionner avec 1 ou 2 permanents à plein temps). La septième, Radio Vaucluse, filiale de Radio France est une station départementale issue de France Inter avec pour personnel plusieurs dizaines de salariés. Comme son nom le laisse supposer, elle couvre le département, les autres étant des radios de « pays ».

Dès lors que par nos actions nous sommes des « usagers » de ces centres de diffusion, il nous paraît opportun de relater quelques réflexions et constats issus de nos rencontres avec différentes stations. Pour simplifier, prenons comme exemple deux conditions d'accès à l'antenne par les enfants. D'une part à Radio Vaucluse et d'autre part à Radio Bigarreau qui diffuse sur le pays d'Apt (mais cela reste valable pour Radio Garance et les autres...).

La station départementale nous a proposé le protocole suivant : Le reportage des enfants est pris brut, monté par des professionnels de la station (le montage réalisé par les enfants est refusé) puis diffusé le vendredi après-midi de 15 h à 16 h (heure de classe) en présence de l'animateur de la station et des enfants venus faire les « liaisons » entre les différentes séquences de l'émission. Nous ne donnons pas suite à cette proposition, mais lors de la rencontre nationale 1983 de l'I.C.E.M. sur le thème Radio, en Avignon, Radio Vaucluse fera la couverture de cette manifestation en présentant la rencontre sur ce principe-là. Nombre de participants, enfants et adultes en seront satisfaits.

Dans le cas de la radio de « pays », les responsables de la programmation ont accepté de diffuser les travaux des enfants dans n'importe quelle émission de la grille : musique, littérature, environnement, politique... Pour mettre en lumière la qualité et l'intérêt de ces réalisations ces dernières sont regroupées dans une émission de rediffusion le lundi soir à

partir de 19 h (heure de grande écoute s'il en est). L'atelier du mercredi après-midi est accessible à tout enfant, scolarisé ou non, qui souhaite diffuser ce qu'il a réalisé. Enfin, nous demandons à ce que les lundi, mardi, jeudi et vendredi après-midi de 15 h à 16 h, l'antenne soit à la disposition des classes qui souhaitent communiquer de village à village et travailler de concert pendant cette programmation. Cependant, nous n'utiliserons pas cette faculté d'émettre car elle est liée à la mise à disposition par le Centre Régional des Télécommunications de postes téléphoniques dans chacune des classes participantes, ce projet n'ayant pas encore abouti.

Observations : Dans le cas de Radio Vaucluse, l'enfant est toujours considéré comme un « élève » à la disposition d'un animateur. En contrepartie, la qualité radiophonique de l'émission est alignée sur les standards professionnels. Dans le cas de Radio Bigarreau, l'enfant est simplement considéré comme un individu ayant quelque chose à exprimer. Si, dans le cadre de notre projet, nous n'avions accès qu'à une radio considérant l'enfant comme accessoire de réalisation, nous ne ferions que cautionner une certaine ségrégation qui sévit à l'égard des jeunes et nous retrouver en contradiction avec nos principes. Nous ne pourrions poursuivre dans cette voie. Par contre, si la parole du jeune est reconnue dans son « pays », nous aurons atteint un de nos buts et nous pourrions sans crainte poursuivre le projet de lui faire vivre concrètement son droit à la parole. Deuxième observation : la qualité technique des travaux des jeunes peut, la pratique aidant, approcher de très près celle des professionnels, avec parfois une certaine créativité en plus.

Au vu de ces deux observations, il nous apparaît souhaitable et enrichissant de travailler avec les deux types de stations nommées afin que la parole des enfants/adolescents puisse :

- a) Avoir une audience vraie, liée au terroir par ses origines, son contenu, son auditoire ; et là une radio locale sera le meilleur vecteur.
- b) Etre considérée grâce à un support de la plus haute qualité possible et une audience géographiquement plus étendue. Dans ce cas une radio départementale peut être le moyen de mettre le maximum de jeunes en contact et de leur offrir une tribune.

René Volot - 1^{er} semestre 1983





La grille actuelle prévoit chaque jour une émission musicale, de 2 à 5. L'animateur est là. Je demande si nous pourrions, de temps à autre, venir faire l'émission lorsque nous aurons fini un travail. Je verrais bien un après-midi par quinzaine, ou par mois.

« Ils n'ont qu'à m'avertir un peu à l'avance, pour que je prépare ». Quand je précise que l'animateur n'aurait rien à préparer puisque les enfants feraient eux-mêmes l'émission, entièrement, un peu de flottement...

« C'est long, trois heures, pour des enfants... ».

A côté de moi est assis un monsieur, un paysan je crois, qui, lui, croit à la parole des enfants. Et cherche à me soutenir en me citant en exemple des enfants qu'il a entendus à Radio Bigarreau : « Ils parlaient du racisme et attention, eh, ils disaient pas n'importe quoi ! ». « Eh, c'était nous, Monsieur ! ». « Ils étaient pas plus grands ? ». Il nous croira vraiment quand on lui dira la date de l'émission ! Et puis, René-le dit aussi et René, là-dedans, c'est quand même celui qui a l'air de s'y entendre le mieux.

De retour dans la voiture, je dis aux enfants tout ce que j'ai éprouvé. Ils comprennent mes tiraillements mais persistent à dire que cette cuisine-là ne les intéresse pas.

Radio 2L ne démarrera que fin juin, donc nous y participerons à titre individuel pendant les grandes vacances. A la rentrée, si ça fonctionne toujours, j'irai y travailler avec ma classe.

Le dernier point de notre découpage, c'était : « Et après ? »

Après cette année ?

Après la radio ?

Les uns parlent au passé :

« Je garderai un superbe souvenir de cette radio. dit Claudine. Ça a été super ! »

« Maintenant, quand j'écoute la radio, je me dis ; ça c'est bien, mais là il y a un blanc, là ils meublent, ça avance pas... ».

D'autres essaient de trouver des prolongements :

Patrice D., qui habite près d'Ansois où siège Radio 2L, et qui ira voir de plus près, seul, comment ça se passe pour la technique.

Joël qui, au retour de la première émission de Bigarreau, nous a déclaré très simplement, sans aucune grandiloquence : « Je ne peux plus vivre sans la radio ». Lui, le prudent qui a bien observé avant de foncer !

Patrice F., le permanent, qui a été de tous les travaux ; il écrit : « Nous avons vécu une expérience très intéressante pendant presque un an, avec Maïté. Mais maintenant qu'on va passer en 4^e et qu'on l'aura peut-être plus, est-ce qu'on va toujours faire de la radio ? Est-ce qu'il faudra abandonner ? Pour ma part, je compte prolonger ce travail, mais comment ? J'ai pensé qu'on pourrait faire revivre notre expérience aux autres et, pourquoi pas, mettre la radio dans le cadre scolaire comme la bio, les maths, le français, les langues et les autres matières ? ».

Et pour moi, cette radio ?

Comme eux, je parle au passé : cette expérience m'a beaucoup appris ; beaucoup appris de la radio sur le plan pédagogique : la radio est un outil d'apprentissage de la rigueur, de l'attention, du silence. Outil nécessaire à l'apprentissage du français si on estime que ce dernier ne peut passer d'abord que par la maîtrise de l'oral. Et ça, je le crois maintenant. Retombées très nettes de cet

apprentissage sur le plan scolaire : les élèves ont appliqué naturellement à la lecture, l'expression écrite, les règles qu'ils avaient découvertes à l'oral. Comme Joël, je ne peux plus vivre dans ma classe sans la radio... Comme Rachel Cohen, auteur d'un « *Plaidoyer pour les apprentissages précoces* », je pense que... « ce qui m'importe, c'est la mobilisation de tous les processus psychologiques qui permettent l'apprentissage. Surtout ne pas ENSEIGNER. Ce serait la catastrophe. L'essentiel, c'est de leur donner des possibilités, des occasions. Et de ne pas décider à l'avance ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas faire ».

Piège du spécialiste.

Piège dans lequel je devrai éviter de tomber : la radio est maintenant pour moi une technique connue. Peur de me sentir à l'extérieur du cheminement des élèves. Je sais maintenant qu'il faut les laisser essayer, se tromper, se décourager, repartir, tâtonner. Ce qu'ils acquièrent au bout de ce tâtonnement, c'est du solide.

Problème. Je verrai bien.

Beaucoup appris des élèves : capacité d'adaptation, enthousiasme, capacité de travail, temps qu'ils ne comptent pas, sérieux, imagination. Rapports chaleureux, de compréhension, d'échange. Rapports difficiles, d'opposition, de conflit, quand j'exige trop d'eux et qu'ils le disent ; quand ils exigent trop de moi et que je le dis. Je ne refuse pas d'être pour eux un obstacle contre lequel ils se heurtent. Je ne veux pas être, avec eux, autre que ce que je suis. Une tolérance et une écoute extraordinaires dans le groupe, qui n'empêchent pas un regard critique sur chacun.

Une journaliste du Monde est venue passer deux heures dans la classe pour faire un article sur notre travail. Nous avons discuté tout un après-midi.

Elle m'a dit : « Ces enfants sont extraordinaires ! »

Non, pas du tout ! Ils sont tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Il n'y a pas de surdoués !

Mais je suis persuadée, vraiment, que lorsqu'ils sont libres de s'exprimer, passé le moment où ils essaient de vérifier, par des exemples qui nous testent, s'ils sont vraiment libres, les enfants manifestent une profondeur de vues, de sentiments dont nous ne les croyions pas capables. Peuvent alors s'extérioriser les forces qui sont en eux et qui, libérées, leur donnent accès au langage et à la communication. Cette expression libre leur permet d'établir un nouveau rapport au savoir : elle est par là-même un moyen de lutte contre l'échec scolaire.



parents, les élèves d'autres établissements.
Ecoute attentive dans le studio.

Et ils enchaînent sur l'horoscope et se marrent bien en lisant l'horoscope fabriqué l'après-midi : pas plus bidon que dans les journaux qu'ils ont épluchés ! Anne le fait remarquer : d'après l'horoscope, sa mère devrait avoir beaucoup d'argent et pourtant elle attend toujours. Alors ?...

Bigarreau, Ferrassières, c'est fini.

On rentre, et on chante tout le long, dans la voiture. On va bien se retrouver dans le champ, en contrebas, à cause du gazoil répandu sur la route par un camion ! Mais des tas de gens vont nous tirer de là, on n'a pas eu peur, et nous voilà en vacances de Pâques.

Souffler à nouveau.



Et l'année est déjà finie...

Le dernier trimestre commence par une réunion à Avignon avec les représentants des Foyers ruraux. Travail de fin d'année ? Projets ? Pacini nous demande de faire un article pour la Lettre, bulletin de l'association, rapportera notre expérience.

Et pourquoi pas un livre ?

Au cours du deuxième trimestre, s'est tenue au collège une expo sur le livre : les élèves l'ont épluchée avec curiosité et ont posé des tas de questions aux deux animateurs.

Comment ça se fait, un livre ?

On pourrait en faire un, nous ?

Boutade ? Ça me revient. On pourrait faire un livre ? Pacini est d'accord tout de suite.

Retour en classe. On organise notre fin d'année : le livre, Buoux, Bigarreau qui va reprendre et Radio 2L qui va se créer.

1. Le livre : on attaque tout de suite. On découpe notre expérience en tranches, dix en tout : 1 René et le démarrage, 2 nos débuts : apprentissage, 3 notre évolution perçue par nous-mêmes, 4 le coin-magnéto, 5 les grandes émissions, 6 les rencontres extérieures, 7 montage et découpage, 8 Radio Bigarreau, 9 Buoux, Radio 2L 10. Et après ?

Tranches qui suivent l'ordre chronologique. Chacun va écrire ce dont il se souvient pour chacun des chapitres. Moi aussi. Avec l'aide de mon cahier. Je tape chapitre après chapitre, à la machine à écrire, je mets sous pochette plastique et je remets en circulation dans la classe pour relecture. Un peu à la manière de la correction de B.T. qu'ils pratiquent déjà.

Ils écrivent dans l'ordre qui leur convient, pas forcément chronologique. René fera la maquette, les photos, et chaque élève aura le livre, mémoire de son travail.

2. Buoux : chaque année, le parc du Lubéron organise, au château de Buoux, des journées avec ateliers, destinées aux enfants des écoles primaires situées dans le parc. Le thème, cette année : la vie de l'homme préhistorique dans le Lubéron.

Par l'intermédiaire de René, les Foyers Ruraux nous demandent de participer à ces journées comme animateurs d'ateliers-son : enregistrements, montage, mixage. Assurer le reportage de ces

journées. Nous sommes emballés : pendant quatre jours entiers, enregistrer, monter, découper, travailler sur le son dans un studio bien équipé, c'est un rêve ! Ils s'y voient... Moi, je vois le côté finition : ils vont boucler leur année, leur travail. Ils vont apprendre à d'autres enfants ce que, eux, ont appris de René ou d'autres élèves.

Sensation de plein.

Deux points d'interrogation : la date et la prise en charge du financement. C'est le second qui me préoccupe. Contacts avec les Foyers ruraux, avec le Parc. Peu de problèmes : on campera, on s'organisera pour la nourriture, les classes-nature nous ont bien dérouillés de ce côté-là !

Les dates : 8, 9, 10 et 11 juin. Lorsque René me les transmet, je fais ma lettre d'autorisation à l'Inspecteur d'Académie qui a accepté le projet en début d'année.

L'interdiction ne viendra pas de là mais du chef de mon établissement qui n'accorde pas à ce travail l'importance que moi-même j'y attache. Profond sentiment d'injustice. De retour dans la classe, je mets du temps à récupérer mon calme et la parole. Les élèves ont compris qu'on n'ira pas à Buoux. Je ne parle pas, ils ne parlent pas mais font circuler une grande feuille sur laquelle ils dessinent, et écrivent leur joie d'avoir fait tout le reste, et signent tous de couleurs éclatantes. Et l'affichent sur le tableau.

Et ils ont raison : il n'y aura pas Buoux, c'est vrai, mais il y a tout le reste...

Et le mardi où on devait être à Buoux, on inaugure notre coin-magnéto en grande pompe : on achète des tas de boissons et des biscuits avec de l'argent qui reste de la classe-nature, Sylvain a fabriqué depuis longtemps un ruban qu'il va couper après un petit discours, et c'est un peu la fête !

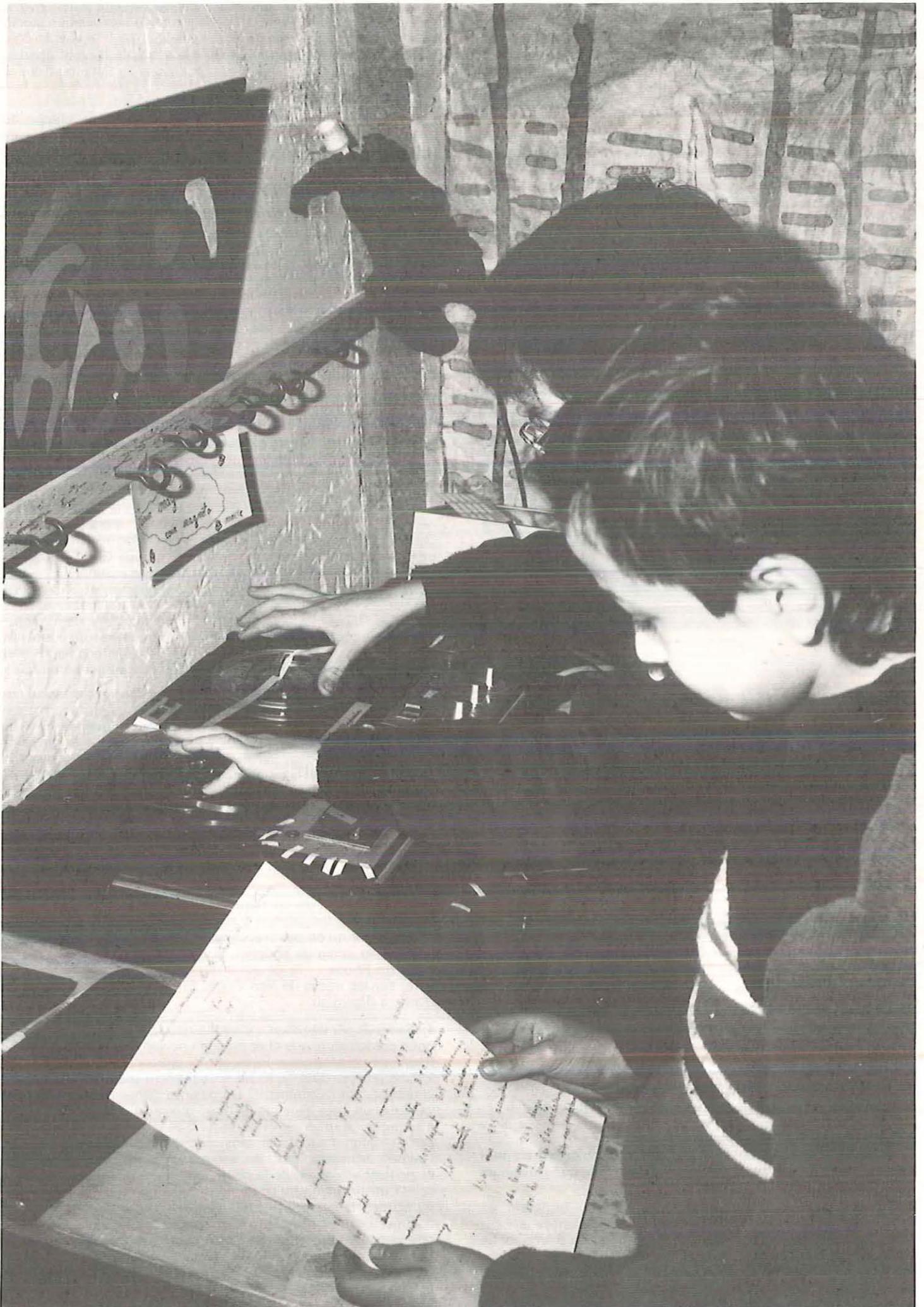
On ira un peu à Buoux, quand même : le mercredi soir, après une extraordinaire rencontre d'enfants à laquelle je les ai emmenés. La musique. Un régal : une batterie monumentale, un batteur qui joue, explique, laisse essayer, raconte ; un pianiste, un percussionniste, la musique verte, le groupe Gratto camin qui va nous faire chanter et danser... Une journée extra !

René, lui, est à Buoux : petit crochet, de retour, et on va le retrouver. On passe dans tous les ateliers, ils nous font visiter le studio, on tripote les boutons de la magnifique table de mixage... René nous passe le carrousel et le montage-diapos qu'il a réalisé à Buoux : nous nous le projetons et nous y invitons les 5^e avec lesquels nous avons fait l'enregistrement sur « La guerre du feu ».

3. Bigarreau a du mal à redémarrer : changement de local, de personnes peut-être, problèmes d'antenne. A ce jour, ça n'a pas recommencé mais nous sommes prêts pour la reprise avec un travail sur Van Gogh que nous avons réalisé dans le cadre de l'éducation esthétique. Par hasard, en octobre dernier, j'avais vu une projection sur les œuvres de Van Gogh dans une carrière du Val d'Enfer, aux Baux. Une beauté. J'aime cette peinture. Envie que les élèves voient ça : des tableaux projetés sur des murs gigantesques, trente-six points de projection différents. A ne plus savoir où donner des yeux ! Démesure... Nous y sommes allés après des recherches sur la vie et l'œuvre de Van Gogh. Un de mes collègues, responsable de l'O.C.C.E., avait entrepris de faire un montage sur Van Gogh et préparé un itinéraire passant par Arles, le barrage de St Rémy, St Rémy, l'asile de St Paul de Mausole, itinéraire jalonné avec des reproductions de tableaux. But : voir ce qu'on peut reconnaître, le vieux moulin, le pont sur le canal, le jardin de l'hôpital, la maison jaune, le café vert, les quais du Rhône.... et ce qui a disparu. Magnifique journée, encore, sur les traces de Van Gogh. Et beaucoup de choses à raconter à Bigarreau.

4. Radio 2L va démarrer : c'est la nôtre, celle qui arrosera tout notre canton alors que chez nous on ne capte pas Bigarreau.

Réunions préparatoires. René et moi emmenons quelques élèves à l'une d'elles. Côté qu'ils ne soupçonnent pas : faire une grille, la remplir, qui ? Comment ? On recense : beaucoup de musique-variétés, un peu de critique ciné, quelques débats. Les élèves s'ennuient, je m'en rends compte. J'ai envie qu'ils entrent dans cette réunion d'adultes et sens, comme eux, qu'ils n'y sont pas vraiment acceptés, eux, les enfants. Pas pris au sérieux. Alors ils rigolent et parlent de la coupe du monde qui a commencé ce soir-là et du match qu'ils ne voient pas parce qu'ils sont venus là. Et moi, là encore, je voudrais qu'ils se comportent en petits adultes. Ecouter poliment. Ne pas montrer l'ennui. J'ai encore beaucoup de chemin à faire ! Je repense à Roger, l'instituteur de Bordeaux qui correspond avec Jacques. Seul bonhomme que je connaisse qui ait ce respect de l'enfant : aucune concession en présence des adultes, quels qu'ils soient. Respect profondément vrai.



Prendre la parole : 1982 - 1983



Les hasards de l'emploi du temps, font que je retrouve en 4^e, en français, une grande partie des élèves de l'année précédente. Peu d'heures dans la semaine : 5 en tout. Nous sommes dans le nouveau collège... Plus de coin-radio, plus de salle attribuée à chaque classe, pas de local d'enregistrement, pas de matériel. La sortie de notre petit livre, en novembre, n'améliore pas le climat et les quelques relations que je dois entretenir avec l'administration sont très tendues.

Mais Bigarreau fonctionne ! et nous allons, pendant deux trimestres, assurer une heure et demie d'émission par quinzaine.

Toutes ces contraintes font que les élèves vont préparer les émissions en classe, entre eux et chez eux. Avec mon matériel.

Pendant l'été 82, j'ai fait aux Eyzies un stage audiovisuel qui ne m'a pas apporté grand-chose au niveau de mon quotidien. Mais j'ai suivi avec attention les matinées de Gilbert Paris sur le son et les problèmes techniques. J'ai un peu avancé dans cette connaissance, même si souvent ça volait bien au-dessus de ma tête !... Après ça j'ai acheté un Marantz que j'utilise avec un lem. C'est ce matériel que nous allons utiliser toute l'année.

Bigarreau va nous donner encore des moments fantastiques : émissions bien structurées reflétant leurs préoccupations... Le divorce des parents, la mort des proches, la peur de la maladie, l'envie de partir, de voir comment ça se passe ailleurs, le cinéma et la musique qu'ils aiment, les sports qu'ils pratiquent, la lecture dans laquelle ils se sont tous plongés avec acharnement...

La mise au point de l'émission se fait pendant le voyage à Apt. dans le camping-car où ils sont réunis. Après l'émission on critique et on répercute sur celle de la quinzaine suivante.

C'est dingue ! Apt est à trois quarts d'heure de chez nous. Je ne suis pas chez moi avant dix heures et demie du soir, après avoir ramené les participants dans leurs villages respectifs.

Pourtant c'est là que les élèves revoient René qui ne peut plus entrer dans le collège, qu'ils rencontrent les collégiens de Georges Bellot et ceux de Jo Carret. Si différents d'eux. Qui leur feront découvrir comment eux, gitans ou maghrébins, vivent dans leur collège de ville.

Radio 2L ne fonctionne toujours pas, alcrs va pour Bigarreau !

En mai 83, j'en emmène 5 (après tirage au sort...) à la rencontre nationale I.C.E.M. sur la radio. Y retrouvent ceux de Vedène, d'Avignon. Y découvrent tous les autres : La Rochelle, Bordeaux, Paris. Et pêle-mêle : le montage, les clochards, Pierre Guérin, Avignon, le magnéto-reportage, le travail non-stop, Radio Vaucluse, du beau matériel. Plaisir évident dans cette fourmi-lière. Ils y travaillent bien.

On va mettre du temps à tout raconter, tout faire écouter à ceux qui sont restés à Cadenet !

Parallèlement à cette 4^e, j'ai une 6^e en français. S'y trouvent quelques élèves venus de chez Jacques qui ont connu Bigarreau avec nous l'année précédente.

Les émissions du mardi soir sont tardives : ils ne viennent pas à Apt.

Dans la classe circule mon magnéto : quelques enquêtes, des enregistrements collectifs et des montages intéressants. Peu de choses.

C'est pourtant eux qui, cette année 83-84, vont me faire découvrir un côté passionnant de l'utilisation du magnéto en classe.

Radio 2L démarre enfin.

Le 14 septembre 84, réunion à Pertuis avec les responsables. René est là. Jacques, Francis et Marius, instituteurs dans le canton sont là aussi : ils ont travaillé ensemble l'année précédente (voir le bilan joint). Tous trois assureront une heure d'émission le lundi et moi une heure le mardi. Chaque semaine.

C'est pas rien, une heure par semaine, quand on a seulement six heures de français ! Et toujours peu de bonnes conditions au collège.

Alors on s'organise ! Calendrier très précis où s'inscrivent ceux qui ont des projets. Projets affichés dans la classe pour que ceux qui ont des idées, des documents, puissent aider celui qui prépare. En moyenne, 10 participants à chaque émission plus deux à la régie.

Ça c'est la nouveauté, le plaisir ! Le responsable de la radio nous laisse entièrement libres de notre heure quant au contenu mais demande qu'on prenne aussi en charge la régie après une période où les techniciens auront montré comment ça marche.

Parmi les participants un est le « fil » : il doit collecter les sujets, les disposer dans l'heure, veiller à prévoir les musiques qui collent, les enchaînements, et, pendant l'émission, surveiller l'heure, communiquer avec la régie, veiller à ce que le débat ne s'égaré pas, ramener au sujet posé, annoncer la prochaine émission, faire le lien... un gros boulot ! Il me communique le plan de l'émission pour que je puisse suivre avec les deux de la régie.

Pendant tout le premier trimestre, le rythme est intensif : la préparation des sujets se fait en classe, au C.D.I., chez soi, seul ou en petit groupe. J'ai aussi une classe de 6^e en français, et je la branche immédiatement avec les 5^e. Ils s'entendent avec le fil pour proposer des sujets, pour le calendrier. Radio 2L arrose notre canton : les copains d'autres classes écoutent et demandent peu à peu à participer.

On a roulé comme ça pendant tout ce premier trimestre.

Beaucoup de sujets traités : les libertés et les interdictions imposées par les parents, la rentrée : joie ? angoisse ?, quand je pêche à la ligne..., les gnomes et les sorcières dans les livres pour enfants, nos loisirs, la musique classique on aime, les frères et sœurs : problèmes !, la musique qu'on aime en 83, les chansons des années 60 quand nos parents étaient comme nous, le bonheur des animaux ça existe ?, les schtroumpfs, l'amour à 12 ans, comment nous travaillons en expression écrite, les vieux, chez moi j'ai peur, le cinéma ça marche comment ?, mon frère est lad-jockey, les trucages au cinéma, notre vie au collège...

Et ça roule bien : équipes mixtes 6^e/5^e, garçons/filles, élèves de mes classes/copains d'autres classes...

Le déroulement de l'heure ? La régie lance notre indicatif. Présentation de l'émission par le fil. Commentaires sur les événements de la semaine écoulée : les livres lus, les films aimés, les incidents du quotidien... moi ma mère est à l'hôpital... moi ma chienne a eu des petits... nous on a bien rigolé en tirant les sonnettes dans la rue...

Et puis ça démarre.

Premier point exposé par celui qui l'a préparé. Puis le fil lance la discussion, soit à partir de questions préparées à l'avance et posées par le responsable de cette tranche d'heure, soit il répond aux questions que lui posent les autres. Musiques qui ponctuent certains endroits, prévus par le responsable. La régie a le canevas de ce déroulement et obéit aux signes du fil. Conclusion sur le premier point. Le fil enchaîne. On passe au suivant...

Ça roule presque parfaitement. Peu de cafouillages. Pas d'incidents.

Chaque émission est enregistrée intégralement pour un retour à la classe. Critique qui permet d'améliorer, de changer. On essaie de supprimer les hésitations, les questions mal placées, les réponses creuses qui meublent, le fil qui n'a pas bien relancé ou animé. Facile quand on re-écoute, mais quand on est là-bas, sur le tas...

Bref ça roule si bien qu'à la fin du trimestre la classe commence à grogner.

Ouais, c'est toujours pareil, on change les mots mais le canevas, le déroulement sont toujours les mêmes...

Il y a toujours des débats...

On est incapables de faire quelque chose seuls, on est toujours dix ! Y en a toujours un qui peut sauver la situation...

On ne sait pas ce qu'on vaut, seul.

Ils n'ont pas fait de reportages, d'enquêtes. Ont débattu de sujets qui les préoccupaient ou les passionnaient. Dans ces échanges, les idées des autres font progresser la connaissance de chacun. Mais les impératifs de l'heure empêchent à chacun de dire à fond, de se livrer, d'apporter un témoignage, de poser la question qui obsède. L'envie de bien faire peut aussi parfois être négative : le fil dans un souci d'équilibrer les interventions, répartissait quelquefois les temps de parole de telle manière que celui qui hésitait, qui se demandait s'il arriverait à dire que lui... était balayé par celui qui parle plus facilement, plus superficiellement ou qui tout simplement embrayait sur autre chose. Alors bien sûr, à la ré-écoute, il y a des moments collectifs importants, des choses graves dites, mais les individus n'y trouvent pas leur compte.

Au retour : moi j'aurais bien voulu dire que... mais j'ai pas osé, j'ai pas pu, il parle trop, il fallait conclure...

Des blocages difficiles à lever dans ces conditions.

Insatisfaction. On n'arrive pas à passer un cran.

Et puis il y a les adultes de la radio...

Quand on re-écoute les cassettes en classe on entend un bruit de fond important qui n'est pas pris dans le studio mais dans les salles attenantes. Pendant l'émission, puisque les élèves assurent la régie, les adultes se réunissent à côté et ne respectent pas toujours ce qui se fait en studio. Les élèves s'en rendent compte et ne sont pas contents. J'interviens à plusieurs reprises, sans grand résultat.

D'autres problèmes, financiers et techniques, qui nous échappent, font que l'ambiance n'est pas sereine.

Nous demandons à avoir une réunion avec les responsables. Demande pas très bien accueillie.

Tant que cette réunion ne se tiendra pas nous n'irons plus à la radio.

Janvier 84.

Eh bien en attendant que la radio reprenne, on va stocker de la bande. Au cas où la restructuration de la radio ne permettrait plus le direct. Les responsables ont parlé de 4 participants au maximum. Difficile d'assurer une heure de débat à 4 ! Et ça nous permettra de faire du travail plus individuel.

On va voir.

On s'organise.

Chacun va préparer en classe, au C.D.I. ou chez soi un travail qui sera présenté en cours de français. 6 heures par semaine. Donc chacun doit pouvoir passer au moins une fois dans le mois.

Règles de départ : le travail présenté doit se situer dans une fourchette de 3 à 5 minutes. Le sujet est libre. L'auteur a le choix entre

- dire devant la classe, et dans ce cas j'enregistre
- apporter sa cassette prête, enregistrée chez lui avec

son matériel, ou avec mon matériel que je prête à la demande. Un marantz, un micro lem, une cassette que je prête que je repique sur bande et que je ré-utilise.

Ça démarre.

Le premier travail présenté par Laurent : « scorpions et araignées » !...

Un texte lu, tiré d'une encyclopédie, des dessins qu'il montre... Silence, puisqu'on enregistre, mais quand c'est fini une discussion très vive jaillit :

Tu vas faire passer ça à la radio ?!

Tu as lu, et en plus tu as mal lu...

Mais qui tu vas intéresser avec ça ? Si on a envie de savoir, on prend l'encyclopédie...

Qu'est-ce que tu as voulu nous dire avec ça ?!

Quel intérêt ?

Et toi, là-dedans, où tu es ?

Je suis atterrée.

Deuxième travail « les chevaux » : mêmes erreurs. Mêmes réactions. Je me dis qu'il vaudrait mieux arrêter. On va finir par régresser en plein.

Troisième travail : David vient parler de Mad Max 2 qu'il a vu la semaine précédente. Lui, le passionné de cinéma, abonné à trente-six revues a fait une importante recherche. Dans son ton, dans le contenu passe sa passion. La classe écoute avec une qualité particulière de silence.

Je tremblote intérieurement. Ça va peut-être démarrer.

Après l'écoute, des tas de questions fusent partout. Admiration pour cette façon nouvelle de nous faire partager quelque chose. Sévérité pour certaines erreurs. Tu as parlé deux fois de la même chose... Tu aurais dû parler plus lentement : nous on te voit mais les auditeurs... il faut qu'ils aient le temps !

Le lendemain arrive le premier enregistrement fait à la maison. Nicolas parle de son père.

Mon père est barbu, costaud, plutôt grand. Mais ça ce sont les caractéristiques physiques. Il est aussi poète, humoriste et surtout testard.

Il est poète car il écrit des poèmes qui sont drôlement chouettes. Il en écrit pour ma mère, pour moi, il en écrit aussi pour lui et pour les gens qu'il ne connaît pas. Mais il aime aussi la poésie de grands poètes comme Guillevic, Devos, Neruda, pour n'en citer que quelques-uns.

Je vous ai dit aussi qu'il était humoriste : c'est vrai ! il fait des jeux de mots tout le temps et il raconte souvent des blagues. Il me fait rire aussi lorsqu'il me raconte des blagues qu'il faisait au garde-champêtre quand il était petit avec ses copains. Tiens ! l'autre jour il me racontait qu'avec trois de ses copains il avait fait croire au fameux garde qu'il y avait le feu à la colline. Le garde affolé était monté en courant dans la colline avec deux arrosoirs pleins d'eau. Mais ils avaient tendu une corde au milieu du chemin et le garde dans son affolement ne s'était aperçu de rien et il s'était embronché. Je trouve ceci très marrant car je me vois le faire au garde de Cadenet !

Mais ce n'est pas là le plus important trait de son caractère. Le plus important est sa testardise. En effet, bien qu'il soit très gentil, très chouette, il n'arrête pas de me chercher, de me taquiner, de se moquer de moi. Bien sûr il fait tout ça pour que je m'énerve et, bien que je sache que c'est pour plaisanter je démarre au quart de tour. Et lorsqu'il sent que j'ai mordu à l'hameçon il commence à me donner des petites tapes ou alors il dit à ma mère des choses fausses sur moi. Et alors, à ce moment, d'énormes bagarres éclatent sur mon lit ou sur le canapé. Je me dispute souvent avec lui car moi aussi je suis un testard, et un testard plus un testard ça fait des étincelles. Mais j'aime bien me disputer avec lui pour une raison que j'ignore. Mais ces disputes ne sont jamais méchantes car j'aime beaucoup mon père.

Cinq minutes d'enregistrement. De bonne qualité. Le script ne dit pas le ton amusé ou tendre que Nicolas utilise tour à tour pour parler de son père.

Tous les autres s'y retrouvent : il joue avec moi... moi il a pas le temps, moi je sais pas s'il écrit des choses...

La discussion pourrait durer toute l'heure. Les relations entre parents et enfants avaient été traitées à la radio, mais le débat n'avait pas dépassé le stade de : moi, ils veulent bien que..., moi ils ne veulent pas. S'amorçent là une réflexion plus personnelle, un regard nouveau sur ce qu'on peut dire encore une fois les idées conventionnelles exprimées.

A partir de là, ça va foisonner.

Les sujets qui arrivent traduisent chez chacun l'envie de connaître de quoi il est fait. Et de le dire aux autres. L'écoute le permet. Ecoute très critique mais constructive. Et les discussions sur ces sujets prouvent à chacun qu'il y a un large écho chez les autres.

Pendant un temps arriveront aussi bien des enregistrements que des enfants qui viennent dire devant le groupe. Une évolution se dessine. Dans la qualité des enregistrements proposés. Dans le comportement d'orateur de ceux qui viennent dire.

A chaque discussion apparaît la nécessité de certaines contraintes d'ordre technique : on n'entend rien, jamais ça ne pourra passer à la radio, ou du domaine du contenu : pourquoi tu as voulu parler de ça ? Pourquoi tu n'as pas parlé de ça ? Tu aurais pu ajouter que... on dirait que tu as honte de ce que tu dis...

Les erreurs font avancer au même titre que les réussites à condition qu'on sache pourquoi c'est une erreur. Il n'y aura d'ailleurs aucune écoute sans discussion après.

J'essaie d'intervenir le moins possible dans ces discussions car, même en étant très prudente, ils sentent qu'il y a des enregistrements que j'ai plaisir à entendre. Et d'autres moins. La plupart disent ces choses graves qui sortent de cette partie d'eux-mêmes qu'on essaie de solliciter. Mais d'autres, souvent faibles sur le plan purement scolaire, parlent des abeilles, du phoque ou du lion pour ne pas encore parler d'eux.

D'ailleurs, ces premiers enregistrements, par leur sujet, sont révélateurs des préoccupations de leur auteur : David, le passionné de cinéma ; Octavia qui dévore les livres ; Nathalie dont le chien Tiben est mort ; Sophie qui voudrait bien trouver un métier



dans la publicité ; Nicolas si sensible aux personnes de son entourage ; Ophélie la rêveuse qui parle des nomades ; Michel le marseillais nous explique la bouillabaisse ; André le mordu de foot en précise les règles et les plaisirs... Chacun vient parler de ce qu'il est et les autres avalent, digèrent, restituent à leur façon ce qu'ils ont entendu. Chacun se sert des autres pour faire et progresser.

Et j'essaie d'avoir une attitude neutre afin que le modèle ce ne soit pas moi, mais eux. Afin qu'ils disent ce qu'ils ont envie de dire et pas ce que moi j'ai envie de leur entendre dire.

Et puis, un vendredi après-midi, c'est au tour d'Octavia.

Octavia. Elle adore lire, dévore, et veut nous faire partager son plaisir d'avoir lu d'un trait les trois livres du magicien d'Oz. Nous explique comment l'auteur a dû écrire des suites au premier livre sous la pression des lecteurs. Plein de vie, d'enthousiasme. Je me régale.

L'écoute finie, la classe entière la descend en flèche.

On s'ennuie...

C'est pas intéressant...

Ça ne nous apporte rien...

Avec ton appareil aux dents on ne comprend rien...

Stupéfaction de ma part.

Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je demande qu'on en reparle le lendemain matin.

Octavia est nouvelle dans la classe cette année. Bonne élève. De plus très adolescente branchée. Arrivée un matin avec une grosse mèche bleu sur l'œil. Les autres n'osent pas. Typée. Marrant. Mais pas assez comme les autres. Et je me rends compte qu'ils sont en train de le lui faire payer.

Je suis catastrophée. Et furieuse aussi.



Jusqu'à maintenant si certaines de leurs remarques en discussion me paraissaient excessives, elles ne menaçaient pas le destinataire. Elles étaient une ébauche de réponse. Elles voulaient aider, même si elles étaient maladroitement. Octavia est solide, c'est sûr, mais quand même... C'est la mauvaise foi qui me choque.

Et on peut continuer après ça ?

Samedi.

Je me demande comment ça va se régler.

J'aurais aimé enregistrer ce qui s'est passé pendant nos deux heures de français. Mais je n'ai pas pensé un seul instant à sortir le magnéto. Je me suis trouvée prise dans leur construction. J'y ai participé.

Ils avaient réfléchi eux aussi.

Comment arriver à être juste vis-à-vis de chaque enregistrement ? Est-ce qu'on peut trouver un système qui nous permettrait de discuter d'un enregistrement sans que les rancœurs personnelles éventuelles contre l'auteur n'entrent en jeu ? De quoi faudrait-il tenir compte ?

Des idées, des propositions fusent. J'écris tout au tableau. Peur de perdre quelque chose de ce moment que je ressens immédiatement important.

Il faut tenir compte du temps qu'on s'est fixé...

Oui mais c'est pas ça le plus important, c'est quand même ce qu'on dit qu'il faut voir d'abord...

Non c'est pas ce qu'on dit : Nico a parlé de son père, c'est important pour lui mais moi je peux trouver qu'il est plus important de parler de la guerre ! Ce qu'il faut voir c'est comment c'est dit.

Eh oui... mais les timides ?

Eh bien ils enregistrent chez eux et essaient de surmonter ça !

Oui mais il y en a qui parlent d'eux et qui inventent tout alors que d'autres ne parlent que de livres ou de documents et jamais d'eux... Et alors ! c'est eux aussi, comme ça, pour l'instant ! Philippe a parlé des jeux vidéo : moi j'aime pas mais lui aime ça. Et ça fait partie de lui. Et puis il l'a dit de telle façon que même si on n'aime pas on est obligés d'écouter, ça accroche !

Oui mais il y en a qui travaillent beaucoup pour arriver à un enregistrement correct et d'autres non, mais s'ils parlent d'un sujet intéressant autant ça passe mieux que celui qui a beaucoup travaillé. Alors il faut mettre des proportions...

Il faut tenir compte :

- du temps imposé
- des qualités techniques de l'enregistrement si c'est une cassette, et du comportement d'orateur si c'est dit à la classe
- des qualités de parole
- de la quantité de travail fourni par l'auteur sur le plan personnel et sur le plan documentaire pour pouvoir être complet
- de l'impact que le sujet choisi a sur les auditeurs

Ce sont des mots. On ne sait pas encore qu'on va être en bagarre perpétuelle à propos des qualités de parole ou de la quantité de travail.

Quand on essaie de résoudre le problème des proportions, Stéphane propose des points pour arriver à un total de 20 répartis en 2 (temps imposé) 5 (qualités d'enregistrement ou d'orateur) 3 (qualités de parole) 8 (travail fourni) 2 (impact), après de nombreuses discussions pour savoir si on ne privilégie pas trop un domaine plutôt qu'un autre, s'il faut autant s'attacher au travail, et d'abord qu'est-ce que le travail ?

On décide pour se familiariser avec tout ça de reprendre les enregistrements déjà écoutés et de les passer à cette grille.

Et les résultats qu'on obtient correspondent à ce qu'on pensait. Octavia obtient 16 points.

Je mets la grille au propre, je la photocopie et la distribue à chacun. Dorénavant, après chaque discussion chacun passe à la grille l'enregistrement écouté. Confrontation des résultats. On obtient parfois l'unanimité parfois un nombre de points très éloignés. Alors les extrêmes expliquent comment ils sont parvenus à leur nombre. On précise toujours un peu plus la notion de qualité ou de travail ou d'impact.

Ce passage à la grille pourrait être une notation déguisée. Ça ne me gêne pas. J'ai senti comme eux le danger du règlement de comptes. La parole qu'ils prennent a un poids important qu'elle conservera si la confiance est installée. Et puis on stocke tous ces documents en vue de faire des émissions pré-enregistrées. Il est bien évident qu'au moment du choix il faudra tenir compte des qualités inscrites dans la grille.

Mais on a un peu perdu la diffusion sur radio.

Manifestement les sujets choisis s'adressent directement à la classe.

Parfois un appel. Et la demande d'une solution.

Hélène arrive un jour avec une cassette. Sa mère est souvenant absente. Par bonheur elle a une petite chatte siamoise Snoopette qui lui tient compagnie et qu'elle aime très fort. Elle joue avec. Snoopette la griffe. Sa mère veut la lui enlever car ça peut être dangereux. Si elle a encore les mains griffées à la fin de la semaine Snoopette disparaîtra. Elle dit que lui enlever Snoopette c'est lui arracher l'envie de vivre. Elle dit un poème à Snoopette.

Hélène n'a pas voulu rester dans la classe pendant l'écoute de sa cassette. Peur des rires. Pas de rires. La classe renifle, regarde par terre, souffre avec elle.

La discussion s'engage sur la place importante qu'occupent les animaux dans leur vie d'enfant. Donc sur leur solitude.

Des solutions précaires au problème d'Hélène : un copain lui apporte un tube de pommade, un autre lui conseille des gants.

C'était une menace. Snoopette est toujours là. Mais la peur d'Hélène aussi.

Parfois un problème qu'on a envie de partager même si on sait qu'il n'y a pas de solution :

Bernard parle de son père, mineur à Gardanne. Il travaille la nuit, arrive à 6 heures du matin. Silence : le mercredi il dort. Se précipiter dès que le téléphone vibre. Les autres jours Bernard est au collège. Il arrive le soir à 5 heures et quart. Son père repart à six heures. Dit qu'il ne veut pas entendre parler de la mine. Que son père a peur parfois de l'accident. Lui aussi. Dit qu'il ne voit jamais son père. Qu'il ne sera jamais mineur.

La cassette de Nicolas débute par Gold Song de Klaus Nomi. Cette musique restera en fond sonore tout au long de son enregistrement.

Je m'appelle Nicolas. J'ai douze ans et demi. Je n'ai ni frère ni sœur et c'est de ce problème dont je vais vous parler.

En effet dès l'âge de 7-8 ans j'ai commencé à me rendre

GRILLE DE NOTATION 3'

1	temps imposé min. : 3' max. : 5'	/2
2	enregistrement : qualités techniques ----- direct : comportement	/5
3	niveau d'expression (parole ou lecture)	/3
4	quantité de travail fourni (doc/ doc-pers / pers) et comment ça nous revient digère	/8
5	choix du sujet, son impact sur le groupe	/2

compte que j'étais seul, tout seul. Mes parents ont souvent des réunions ou des activités qui font que le soir je suis souvent seul et je m'ennuie. J'aimerais avoir quelqu'un à qui je pourrais dire mes problèmes, avec qui je pourrais partager mes jeux et avec qui je pourrais discuter. Heureusement j'habite au centre du village et je vois souvent des copains avec lesquels je fais des jeux et avec lesquels je discute. Mais ce n'est vraiment pas comme si j'avais quelqu'un qui vive en permanence avec moi.

Si j'avais eu à décider j'aurais aimé avoir un petit frère avec qui j'aurais 4 ou 5 ans de différence. J'aurais voulu qu'il soit sportif, dynamique et comme il serait plus petit que moi je lui aurais appris des tas de choses et je l'aurais aidé pour faire ses devoirs. Il n'y aurait pas de problèmes de jalousie. On s'entendrait très bien.

Parfois je rêve comme cela, j'imagine que j'aurais été plus heureux et que je me serais moins ennuyé.

Quand certains de mes copains me disent que leurs frères ou leurs sœurs les embêtent, quand ils me disent qu'ils n'ont aucune relation avec eux, ça brise un peu mes rêves mais je les reconstruis très vite. Moi si j'avais un frère comme je le voulais, je pense que l'on aurait eu d'excellentes relations.

Lorsque je vais dans des colonies et que je vis avec des copains 24 heures sur 24 je suis de plus en plus persuadé qu'un frère m'apporterait énormément de bonheur. Mais je me dis que si j'avais eu une sœur et si elle avait été plus grande que moi, qu'est-ce qui se serait passé ?

A Aix-en-Provence il y a beaucoup de monde. Je m'amuse

êtres vivants, c'est ma chose préférée.

Quand je dis ma maison, je ne parle pas que d'elle-même mais aussi de ce qui l'entoure qui est le silence et la nature pure et qui est vraiment extraordinaire.

Cette maison n'est pas du tout du genre tapisserie à grosses fleurs et fauteuils assortis à la tapisserie. Non, pas du tout. Ses murs sont blancs, lisses à des endroits et faits à l'éponge avec des traits de relief à d'autres endroits. Elle n'a pas de moquette mais des carrelages en terre qui n'ont pas tous la même couleur exacte. Ça fait super. En bas dans la grande pièce il y a des grandes plantes, ça c'est chouette. Il y a aussi la cheminée que j'adore. Elle fait au moins quatre fois une cheminée normale et c'est agréable de venir s'asseoir juste à côté pour se réchauffer au bois.

Dans ma chambre presque tous les murs sont faits à l'éponge et je m'amuse souvent à regarder les dessins que forment les traits qu'a faits l'éponge. Sur la poutre qu'il y a sur mon plafond je vois aussi des dessins. Ça je trouve que c'est vraiment chouette parce que ça me fait rêver pendant de bons moments. Le seul inconvénient qu'a ma chambre c'est qu'il n'y a pas assez de lumière. Le matin quand il fait beau c'est baigné de soleil mais l'après-midi il fait plutôt sombre.

Est-ce que ça vous est déjà arrivé d'être bien sur vos W.C. et d'y rester 10 minutes de plus, ou de rester une demi-heure dans votre douche simplement parce que vous y êtes bien ? Moi ça m'arrive tous les jours mais c'est parce que j'y suis vraiment bien et qu'il y a une grande fenêtre juste devant.



parfois à choisir un petit frère parmi la foule. En grandissant je pense de plus en plus à ce qu'aurait été ma vie avec un petit frère comme compagnon de jeux ou comme compagnon tout court.

Bien sûr je sais que je ne pourrais jamais en avoir un mais il y en aura toujours un avec moi dans ma tête. Ça peut vous paraître ridicule mais il y a des soirs quand j'étais petit où j'ai pleuré car je n'en pouvais plus de cette solitude tous les soirs à partir de la sortie des classes.

Aujourd'hui quand j'y pense vraiment, je suis très triste mais je me force à ne pas dramatiser et je me dis que je suis heureux comme ça.

Il a enregistré à la suite la chanson de Maxime Le Forestier « Toi le frère que je n'ai jamais eu, sais-tu si tu avais vécu ce que nous aurions fait ensemble... »

Grand silence. Puis chacun se situe par rapport à ce qu'il vient d'entendre. Ceux à frères et sœurs. Ceux sans. Les parents qui sont injustes avec les grands. Le besoin d'être seul parfois. La patience qu'on n'a pas toujours devant ces petits êtres envahissants.

Problème : la chanson de Le Forestier porte l'enregistrement à 7 minutes 50 secondes. Comment faire au passage à la grille ? On décide d'ouvrir la fourchette. Pas moins de 3 minutes sinon on ne dit pas grand-chose en si peu de temps. Mais on peut dépasser les 5 minutes.

Parfois simplement partager un plaisir.

Prisca sensuelle parle sur une musique en flèches douces et vives.

Bonjour. C'est Prisca. J'ai voulu vous parler de quelque chose auquel je tiens le plus au monde : ma maison. Ce n'est pas une blague, c'est même très vrai. En dehors des

Je pense que dans un village on ne peut pas avoir ça et j'ai super de la chance. (Un claquement). Ça c'est mon père qui rentre : ça fait partie de la vie de la maison et je ne l'ai pas enlevé exprès.

Cette maison je l'aime parce qu'il y a beaucoup de lumière et des formes partout dans les murs. Je vis dans cette maison depuis que j'ai deux ans à peu près et je ne sais pas ce que je ferais si je devais la quitter tellement j'y suis attachée.

Parfois enfin le besoin impératif de dire quand on n'en peut plus. Cet enregistrement est arrivé sans être prévu au calendrier. Hélène sort pendant que nous écoutons.

Salut c'est moi Hélène (*) je vais vous parler d'un sujet qui me tient tout particulièrement à cœur ou plutôt qui me désole. Je m'en suis rendu compte le samedi 12 mai au soir. Voilà c'est que je trouve que la vie est pourrie.

Vers 9 heures après avoir mangé, on regarde le bide de Michel Drucker. Pour ne pas changer enfin nous recevons plein de coups de fils et ma mère me dit de répondre à celui qui vient de sonner.

Allô j'écoute qui est-ce à l'appareil ? c'est Josiane vite passe-moi christiane s'il te plaît vite c'est grave Paroles alarmées bien sûr.

Le téléphone raccroché ma mère me dit François vient d'avoir un terrible accident d'avion il est à l'hôpital.

D'abord il faut que je vous dise qui est François. Voilà il habite à la Tour d'Aigues dans un grand domaine agriculteur de ce domaine de cinquante hectares. Pour

(*) C'est volontairement que ce texte ne comporte que peu de ponctuation, Hélène l'ayant débité très vite.

notre nouvelle maison il nous a aidés à mettre des pierres de la terre du bois et aussi invitation sur invitation super sympa dynamique toujours dévoué. On peut lui demander n'importe quoi c'est oui d'avance. Avec sa femme Josiane aussi sympa que lui super rigolote et ses deux enfants Guillaume et Frédéric.

J'étais clouée sur ma chaise et je repassais les moments que j'avais passés avec lui je n'arrivais pas à y croire.

Autre téléphone, c'est Josiane.

Allô oui mais ce n'est pas sûr que ce soit lui car il y a trois accidentés et on ne connaît pas leur identité

Alors là ma mère téléphone à l'hôpital de Manosque et on lui dit que ce n'est pas grave qu'on ne peut rien lui dire d'autre.

Alors ma mère téléphone à son docteur pour qu'il appelle l'hôpital car les docteurs ont priorité.

D'accord dit le docteur

Près du téléphone, nous attendons.

Et puis dring... ça y est.

Allô oui on connaît les trois blessés. François est le plus grièvement blessé un autre monsieur qui est grièvement blessé mais moins c'est monsieur Félician et un autre extrêmement aussi c'est monsieur Chassagne.

Vers dix heures trente téléphone

Ça y est c'est fini il est mort.

Quand ma mère me l'a annoncé j'avais un verre d'eau dans ma main puis j'avais une grosse boule dans la gorge je ne pouvais pas dire une phrase et puis c'était trop fort j'ai éclaté j'ai pleuré pendant cinq minutes et c'était fini et je me suis rendu compte que mon verre d'eau était complètement vidé sur la moquette.

Je suis allée au lit le lendemain matin c'était tout monotone je n'avais pas dormi de la nuit il était mort je ne pouvais pas y croire et puis tout était vide et là je me suis rendu compte que sur terre chaque être n'était rien du tout qu'une vie c'est court je ne pouvais pas y croire ça arrive toujours aux gens à qui on ne pense pas dire qu'il m'avait proposé de faire de l'avion avec lui

J'aimerais tellement qu'il soit encore là je revois encore sa tête à la morgue c'est pas possible il a laissé ses enfants, sa femme tous ils ont du chagrin

Josiane est apeurée seule sa vie est gâchée d'après elle. Ses enfants quand j'ai été chez eux j'avais l'impression qu'ils ne se rendaient pas compte et alors je les ai regardés fixés ils me parlaient de leur père en rigolant et je pensais à leur avenir sans père et... c'est triste

Première partie débitée d'un trait. Quelques respirations sanglots. Aucune emphase.

Mais ce qui m'a le plus désolée c'est que le plus grand, Guillaume est arrivé et a dit Mais papa n'est pas encore rentré Oh... c'est vrai... et il est parti dans sa chambre. Alors là ça m'a fait un vide clouée sur ma chaise me retenant de pleurer car je n'aurais qu'aggravé la situation...

Enfin c'est triste de perdre un ami quarante et un an c'est jeune il me faisait penser à Yves Montand, la même voix ; c'est con la vie on mange on joue on travaille pour crever après ça m'écoeure mais pourtant il faut s'y faire...

Si dieu existe... ça m'étonnerait... eh bien je peux vous dire qu'il s'est trompé... de personnage, car un homme aussi gentil... et d'ailleurs je vais vous montrer une preuve à son enterrement il y avait plus de cent cinquante personnes je vous raconte pas des blagues... Vous savez ce que je



pense et ce que je lui fais moi ... eh ben vous m'avez compris hein bilan deux morts monsieur Chassagne et François après avoir fait trois tours de piste avec le nouvel avion panne sèche ils ont décidé d'atterrir en planeur mais cette butte cette con de butte les a fait s'écraser à quarante centimètres de la piste

Deux morts et un blessé monsieur Félician qui est dans un état critique ça m'étonnerait qu'il survive et aussi les gens qui vous trahissent c'est dégueulasse

Je vous consièle de lire un livre qui s'appelle « Bruno mon fils » vous pourrez le demander à Sampo

C'est dégueulasse

la vie c'est une poubelle

les gens traîtres ceux qui tuent

la méchanceté, l'orgueil

la jalousie

Je ne vous demande pas si ça vous a plu alors salut.

Du temps pour récupérer. Trop perturbés. On ne peut pas discuter. Chacun retrouve quelque part en soi une souffrance analogue On a re-écouté le lendemain.

Ils ont senti le changement de ton. Résignation écoeurée. N'ont pas posé de questions à Hélène qui était restée là. Pas de remarques sur ces « con » ou « dégueulasse » qui n'étaient pas provocateurs. Pas de spectaculaire ni d'exhibitionnisme. Hélène qui dit je ne pouvais plus garder ça pour moi.

Peu à peu les enregistrements ont atteint une bonne qualité. On pourrait les passer tels quels sur la radio. Les sujets, très divers, ont pour point commun l'envie de dire aux autres ce qu'on est, ce qu'on aime, pourquoi on aime. Et, le disant, on essaie de bien le faire passer.

Laurence qui parle de son chien et interviewe son grand-père...

Laurent qui s'essaie à un style, un peu trop disc-jockey mais qui colle à son personnage...

Bernard le calme, très humoristique, parle de sa façon de pêcher la truite...

Stéphane, le gros dur de la classe, vient parler de Rocky, son chat, lui a écrit un poème qu'il dit, déclare « je ne pourrais plus vivre sans lui... pas au sens de mourir, mais je vivrais moins bien que maintenant avec lui...

Ophélie qui pour prouver que sa chatte a bien mauvais caractère, a enregistré ses grognements...

Michel qui utilise parfaitement la musique de Pink Floyd The Wall à l'appui de ce qu'il dit sur les guerres depuis 1900...

Benjamin qui, lui, utilise Octavia comme bruitier dans son enregistrement sur Hergé...

ou David qui explique le choix de sa musique...

ou Hélène qui chante avec Michaël Jackson...

ou encore Prisca qui simule une émission sur Radio « Qui pègue aux oreilles » !...

Ou Ophélie qui, sur une imaginaire Radio-Cucuron, passe très sérieusement une interview Giscard-Mitterrand en 78 tours.

Ou Agnès qui va chercher dans une autre classe sa copine Stéphanie pour faire une émission duo.

Ou David qui fait intervenir son père...

ou...

Si ces enregistrements passaient dans une radio, auraient-ils les mêmes contenus ?



Progression / glissement

Trois années d'appropriation d'un outil technique pour l'adapter à ses besoins propres ou à ceux du groupe « classes » ou « copains ».

Premiers contacts avec le magnétophone. On le jauge en jouant éruclatations, blagues, textes lus... plus que la machine, c'est sa propre voix que l'on découvre.

Puis très rapidement, c'est la maîtrise technique qui prédomine. On peaufine et on juge les enregistrements. Trop de « scratch », trop de « blanc », trop de « souffle ». Manque de pratique. Apparaissent alors deux types de bandes. Celles qui sont techniquement bonnes mais présentent peu d'intérêt communicant et celles qui sont très chargées en informations mais dont l'intérêt est complètement annihilé par la mauvaise qualité d'écoute.

Le passage à l'antenne en direct avec, en régie, des adultes compétents, libère pendant un certain temps de la contrainte technique. L'attention se porte exclusivement sur le choix des sujets et la meilleure façon de les passer à l'antenne. Il se constitue de mini-équipes de réalisation en fonction de l'intérêt personnel porté au thème proposé. On entre dans le champ de l'information.

Le choix des thèmes tient compte, dans une large mesure, des préoccupations sociales des enfants : argent de poche, relations amoureuses entre eux, les parents, les enseignants, le racisme à l'école... le groupe social enfants s'affirme par le truchement des ondes F.M.

Parallèlement, certains élèves choisissent de faire leurs « devoirs » sous une forme enregistrée plutôt qu'écrite. Ici débute la notion de choix d'un médium pour s'exprimer. Par contrecoup cela oblige l'enseignant à adapter ses critères d'évaluation. Cela implique-t-il qu'il maîtrise lui-même ce code de communication ?

Les contraintes de passage à l'antenne (mauvais accueil, manque de respect des adultes de la station radio... provoque un déséquilibre dans la production audiomagnétique. Le groupe enfants se replie sur lui-même et les cassettes contiennent de plus en plus d'évocations de sentiments intimes que l'on souhaite partager avec son clan/classe.

Après s'être confronté un temps avec les rigueurs du monde adulte, on revient se chauffer à l'intérieur du groupe. Pour un temps peut-être ?

René Volot

Radio 2L s'est restructuré à la suite de la loi autorisant la publicité, et pour l'instant les enfants n'y vont plus.

La communication s'est donc recentrée sur la classe, qui, bien que fréquentée à certaines heures par des élèves d'autres classes qui n'ont pas cours, reste un petit groupe connu.

Après quelques réticences, des attentes d'observation, tous ont pris conscience de l'écoute nécessaire, du retour vers celui qui a dit, pour explication, pour compléments, pour le soutenir, lui apporter aide, lui dire où il se trompe, et donc de tout ce que ça leur apportait.

Pour celui qui vient dire, l'important n'est plus seulement le contenu de ce qu'il vient dire.

L'important c'est de savoir qu'il peut le dire.

L'important c'est d'arriver à communiquer avec les autres, d'en ressentir la nécessité.

A la radio, peu de retour : celui des élèves de la classe qui écoutaient chez eux, celui de quelques parents.

En classe, retour immédiat et constructif.

Cette conquête de la parole propre, comment se serait-elle traduite ensuite s'il y avait eu retour à une communication plus large ?

Je ne sais pas.

Je ne peux pas répondre.

Je n'ai pas de recettes ni de méthode. Mon garde-fou, ce sont les discussions incessantes avec René, avec Jacques. Garder toujours un œil sur l'objectif, la démarche.

En tout cas, l'enfant dit, comprend et donc peut progresser. S'il ne réussit pas scolairement, la parole et la communication lui permettront un regard lucide sur ce qui l'entoure.

Maité REY



Classes de F. Agras, J. Rey, M. Richard Bilan du travail fait en radio au cours de l'année 82/83 et plus particulière- ment au cours des demi-journées d'animation pédagogique.

Situation :

Ce travail concerne trois classes rurales d'un même canton :

CADENET - C.M.1 - 28 élèves

LAURIS - C.M.1 - 32 élèves

VILLELAURE - C.M.2 - 25 élèves

Nous (instituteurs des classes) avons l'occasion d'échanger des idées, des analyses relatives à la pédagogie depuis une quinzaine d'années et il apparaît que nous avons un souci commun quant à l'ouverture de nos classes et la pédagogie qui peut en découler.

Les rencontres U.S.E.P., pour lesquelles notre affinité tient une place importante, en sont une concrétisation, comme il arrive que nos classes échangent des questionnaires, des cassettes, des recherches sur des sujets divers traités dans l'une ou l'autre classe.

Le fait que nous nous connaissions depuis longtemps, notre affinité, nos analyses et conceptions de l'enseignement sont à la base d'un besoin ressenti, du souhait et enfin de la pratique d'un travail de réelle équipe pédagogique autour d'un projet commun : la RADIO, qui selon nous doit favoriser une plus grande ouverture et l'expression orale des enfants.

Ce projet a permis de concrétiser l'équipe pédagogique déjà latente sous l'équipe de copains.

Pourquoi la radio ?

Les enfants de nos classes travaillent déjà avec le magnétophone. Un projet nous est présenté l'an dernier par un animateur des Foyers Ruraux (R. Volot) au moment de la décentralisation des radios nationales et de la création des radios locales ou libres. Nous y adhérons mais seule une collègue du collège (Maïté Rey) concrétisera ce travail par des émissions. Pour nous l'année 81/82 sera une année d'enregistrement, de production de cassettes.

Comment aller au-delà de la cassette ?

Si la démarche et le travail qui aboutissent à l'enregistrement d'une cassette nous semblent intéressants, la cassette elle-même en tant que produit fini ne nous semble pas devoir être une fin en soi.

La RADIO nous apparaît comme un moyen apte à développer l'intérêt de l'expression orale en faisant sortir de la classe et de l'école les investigations et les propos des enfants.

Les propositions de travail en animation pédagogique de l'I.D.E.N. (M. Hugues) permettent aux trois classes de se rencontrer pour un travail spécifique en radio.

Nous prenons contact avec Radio Bigarreau à Apt dont nous tenons à remercier les animateurs pour leur accueil.

1^{re} EXPÉRIENCE (2^e trimestre 82/83)

Une délégation de chaque classe se retrouve pour la première fois dans des studios d'enregistrement. Les enfants traitent collectivement trois thèmes travaillés auparavant chacun dans une classe :

CADENET ———→ la peur en classe

LAURIS ———→ l'avenir et les robots

VILLELAURE ———→ la protection de la nature

Un groupe avant le débat a présenté et fait écouter des disques. Nous, adultes, sans intervenir dans les débats, étions dans le studio avec les enfants.

L'émission terminée, nous faisons (adultes et enfants) les critiques sur ce qu'il s'est passé. Si tous sont contents d'avoir réalisé une émission en direct, il apparaît que :

— il y a eu trop de blancs ;

— les sujets traités étaient trop vastes, on ne les connaissait pas à l'avance ;

— il y a eu des erreurs d'information ;

— il vaudrait mieux que les adultes ne soient pas dans le studio ou, s'ils sont présents, qu'ils participent aux débats.

Il s'ensuit des

PROPOSITIONS pour les émissions à venir :

— choix d'un sujet commun aux trois classes dont tout le monde connaîtrait le thème à l'avance ;

— être bien documenté sur son sujet ;

— les adultes ne seront pas dans le studio ;

— des participants à la première émission viendront aider leurs camarades à la suivante.

Cette expérience, bien que largement positive, nous laisse un peu à tous un sentiment de non fini car par la configuration géographique locale, Radio Bigarreau ne peut pas être captée sur le flanc sud du Lubéron.

Au retour compte rendu est fait au reste de la classe.

Un espoir pour le troisième trimestre : à Pertuis, Radio 2L accepte de nous recevoir (hors temps scolaire), mais pour des raisons propres à la station, nos espoirs s'envolent ; nous n'émettrons pas dans notre zone d'écoute.

2^e EXPÉRIENCE (juin 83)

Emission en direct de 50 mn. 21 enfants. Radio Bigarreau nous reçoit une nouvelle fois. Le sujet est commun, cette fois-ci, aux trois classes. Il a été choisi à l'avance à partir de la B.T.J. « Filles-Garçons ».

Préparation de l'émission

Les adultes, nous nous retirons 10 minutes pour laisser les enfants préparer (seuls) l'émission et pour prévoir un « plan d'intervention pour un sauvetage éventuel ». Cette dernière mesure, née de nos craintes, s'est avérée inutile : lorsque nous les rejoignons, les enfants ont établi un plan de l'émission en cinq points qui couvrent à peu près l'ensemble des rapports garçons/filles à l'école et à l'extérieur. Les disques pour les pauses musicales ont été choisis.

Les adultes ne seront pas dans le studio mais suivront le débat depuis la régie.

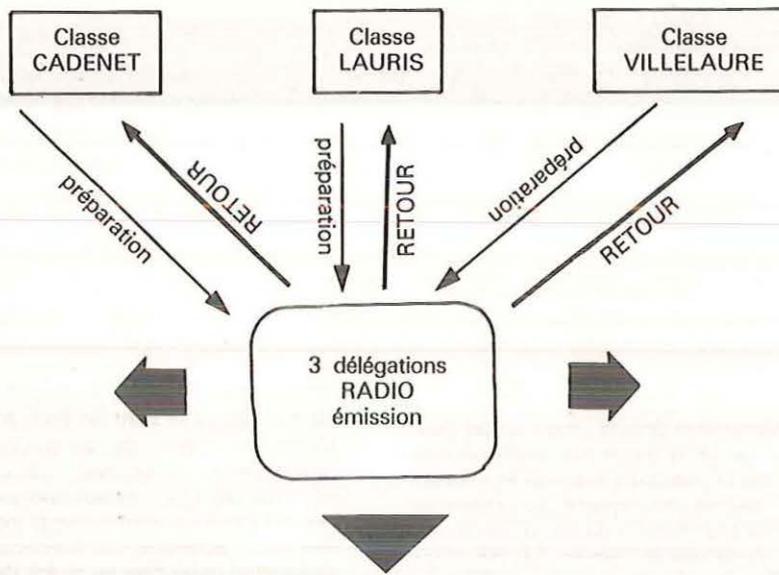
Le sujet étant mieux centré, les blancs ont disparu, le rythme est soutenu. Les enfants, sur ce thème, puisent dans leur vécu, font part de leurs connaissances plus ou moins étayées (problèmes des transexuels). Le débat accroche un peu lorsqu'il aborde les rapports filles/garçons en Iran, traités à partir de la lecture par une classe de « Djinn la Malice » ; mais il est évident que les acquisitions en classe sont réinvesties à bon escient.

Au bout de 50 minutes le débat, clos par un impératif d'horaire, aurait pu continuer encore sans que l'intérêt tombe.

1. NOS CONCLUSIONS - NOS OBSERVATIONS

Il nous apparaît que dans le domaine de l'expression par la radio, l'expérience des autres ne peut être que d'un secours relatif, car les acquis les plus solides ne s'établissent que sur le vécu. Il faut prendre le temps de laisser se développer le tâtonnement : les participants aux deux expériences (quatre enfants) ont mené la seconde émission en tenant compte des critiques faites après la première.

Des enfants qui ne réussissent pas scolairement s'expriment plus qu'honnêtement à la radio.



— Les enfants discutent entre eux sans intervention de l'adulte
 — Ils expriment leur propre vision de leur environnement
 La radio incite à

l'écoute des autres

Des enfants s'adressent à l'extérieur, assument la responsabilité de leur parole
 La radio incite au

sérieux des propos

La radio est

- un élément favorisant
 - { l'ouverture
 - { le décroisement
 - { l'expression
 - { la maîtrise de l'oral
 - { la valorisation de la parole
- un degré supplémentaire dans les échanges
- une motivation pour
 - { des rencontres
 - { un travail d'équipe

2. LA RADIO

Parce qu'elle permet de s'adresser réellement à d'autres, comme la correspondance, provoque, stimule, favorise l'expression vivante, vraie, profonde.

3. LA RADIO N'EST PAS UNE FIN EN SOI

LA RADIO

- On parle aux autres en vrai de
 - { nos préoccupations
 - { nos problèmes
 - { nos goûts
- On est capable de dire (comme des enfants) même sur des sujets « pas pour les enfants »
- On se rend compte de nos limites
 - on travaillera à les repousser
 - { maîtrise
 - { rigueur
 - { technique
 - et on sait pourquoi
- On ressent les besoins
- Notre parole à l'antenne est reconnue : on est de vraies personnes.

- 4. • Une expression orale nécessite une oreille réceptrice/tive.
- La parole est avant le corrigé de l'exercice oral
- Conformer la parole à un seul modèle d'écoute, calquer l'expression radiophonique sur ce qui existe en radio, c'est peut-être comme conformer l'expression écrite au seul réglage Siéyès
- Les adultes ne sont pas toujours aptes à parler à la place des enfants.
- Exiger que les enfants parlent comme des adultes pour leur donner le droit à l'expression radiophonique, c'est les nier en tant qu'enfants.

LES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES

• Nous aurions aimé multiplier les moments de rencontre d'enfants qui (en dehors des rencontres U.S.E.P.) n'ont pu être possibles qu'au cours des quatre demi-journées d'animation

pédagogique car nous étions limités par le nombre d'enfants transportables et il n'était pas possible de déplacer, par conséquent, les classes entières.

Seuls quelques enfants de chaque classe ont pu participer aux émissions :

- (*) CADENET : 11 enfants/28
 - (*) LAURIS : 10 enfants/32
 - (*) 2 enfants ont participé aux 2 émissions
- pour les 2 expériences
 VILLELAURE : 12 enfants/25

Si l'expérience avec RADIO 2L avait pu s'effectuer, l'ensemble des enfants auraient participé à des émissions, mais hors temps scolaire.

NOS BESOINS - NOS SOUHAITS

- Nous souhaiterions avoir la possibilité de continuer ce travail en équipe selon les contrats que nous avons établis quant à notre collaboration et selon les buts que nous nous sommes fixés.
- Nous souhaiterions pouvoir intégrer les moments d'émission régulièrement (environ 1 fois par semaine) dans le temps scolaire et non seulement au cours des 4 demi-journées d'animation pédagogique afin que puissent travailler en radio tous les enfants qui ne sont pas forcément libres en dehors des heures scolaires.

NOS PROPOSITIONS

- Un collègue sur les trois prend sous sa responsabilité, pendant les heures de classe, les enfants des trois classes participant à l'émission du jour ; il est donc seul à nécessiter un remplacement.
- Des parents sont habilités à transporter les enfants, couverts par l'assurance O.C.C.E.

Et la technique...

Des explications sommaires ont été données quant au côté technique de la radio ; chaque fois pour permettre de surmonter une difficulté rencontrée ou pour corriger une erreur constatée (bruits de micro, mauvaise orientation, etc.). Le côté technique de la diffusion est abordé à l'aide de la B.T. 444 (1/11/59) « La radio et nous »

Jun 83
 Francis Agras (LAURIS)
 Jacques Rey (CADENET)
 Marius Richard (VILLELAURE)

LIBÉRER LA PAROLE

Quand tout a commencé en septembre dernier, mon projet était pavé des meilleures intentions. Je ne regrette pas cette période « militante » : il s'y est développé un discours « solide », « structuré », « généreux » qui m'a permis de repartir sur quelques certitudes sécurisantes. Et j'avais bien besoin de sécurités depuis que j'avais remis en question quelques évidences pétrifiées qui fondent notre système éducatif.

A l'époque, je pensais que le travail du prof de français, c'était de mettre des jeunes en situation de passer progressivement du mutisme au plaisir de s'exprimer, puis à la prise en charge d'affirmations de plus en plus largement communiquées : cercle fermé des amis, de l'équipe de travail, du groupe-classe, de la famille, jusqu'aux interlocuteurs institutionnels et à l'auditoire ouvert que propose la radio. Bref, les faire accéder à une parole publique.

Dans le collège, la situation ne s'y prêtait guère. Le niveau étant réputé bas, les enseignants ont tendance à insister sur le scolaire : boucler les programmes, consolider les bases, réviser, compenser les handicaps socio-culturels, donner à tous les mêmes chances... Les élèves sont d'autant plus débordés par cette masse d'informations qu'ils sont étrangers à la forme de sociabilité exigée en classe, ou que leur origine et leur milieu les empêchent d'avoir un accès facile à cette culture.

Certains se défendent, font obstruction, refusent, échouent : les mauvaises têtes, et autres cancre. D'autres, à qui on fait subir la même violence, acceptent, acquiescent, en redemandant parfois ; car c'est la seule voie vers les études longues et les emplois stables ou bien rémunérés. Mais cette acceptation se solde par beaucoup de peine et de labeur (heureusement, l'école reconnaît l'effort et le mérite), mais aussi par beaucoup d'opportunités, grimaces et faux-semblants, inversion du plaisir et durcissement des consignes reçues (et malheureusement, en France, on n'aime guère le manque de franchise et la duplicité, surtout si elles viennent d'étrangers, ou de gens trop modestes).

Ainsi, les enseignants, fatigués de ne jamais atteindre les objectifs visés, déçus de la stérilité de leurs bons sentiments, non reconnus et mal aimés, refusent-ils toute objection ou mise en cause qui pourrait, pensent-ils, ébranler leur système de pensée et accroître leur malaise.

Quant aux élèves, ils attendent peu de la parole à l'école : « Au collège, on ne peut pas parler, sauf pour répondre aux questions... Il y a les leçons à finir... Et puis, les profs ne peuvent pas entendre, car leur travail c'est de juger si c'est juste ou faux... ou si on fait des progrès... ou alors, ils ne comprennent pas... Certains nous écoutent pour nous faire plaisir... ou pour qu'on s'entraîne à parler... et on dit des bêtises... »

On pourrait poursuivre l'analyse et montrer comment d'autres difficultés s'articulent avec les précédentes, dans les familles, la rue ou l'entreprise pour réduire les adolescents au silence, ou à des formes d'expression effrayantes socialement et ruineuses pour eux-mêmes.

VERS UNE PÉDAGOGIE DU PROJET SOCIAL

Dans le projet éducatif (P.A.E. communication et vie sociale) que je proposai à l'Inspection Académique et à la radio libre avec laquelle je voulais travailler, j'insistai sur la nécessité d'une « parole vraie, libre et responsable, dite pour être entendue ; particulièrement sur les désirs et projets des jeunes, sur l'orientation pro-

fessionnelle, sur l'organisation de la cité et du temps, sur la vision du monde qu'ils sont en train de mettre en place pour demain ». L'urgence c'était de permettre à cette parole, empêchée de toutes parts, de se dire ; car ce groupe social des jeunes dont elle émanait était numériquement important et plus, sur le quartier, traversé de mouvements interculturels riches, gitan, maghrébin, turc, asiatique, ou minoritaires. Parole primordiale pour une civilisation essoufflée en quête de forces vives. Par ailleurs, mettre de nouveaux groupes sociaux en situation de s'exprimer, c'était créer de meilleures conditions d'échange, de dialogue, de communication entre des partenaires libres, égaux et qui se reconnaîtraient comme interlocuteurs valables ; c'était faire circuler un peu plus la vie.

MAIS D'ABORD, VOMIR !

A cette époque-là, la principale revendication des élèves était de parler et d'être entendus. « On aurait voulu parler de nos problèmes, beaucoup de problèmes et très gros, qu'on a avec l'école, avec les parents... mais on ne savait pas comment le faire, comment se faire entendre ».

Ecouter n'était alors qu'une règle de fonctionnement, pour ne pas répondre à côté, ou répéter, ou étouffer la discussion. C'est la période où nous partions, avec le minibus de la M.J.C., à presque cent kilomètres, très loin, à Radio Bigarreau d'Apt. Et là en direct, sans meneur de jeu adulte, face aux élèves de Maïté, les élèves prenaient la parole : que de sacs on a vidés ! que de fiel a coulé vers les auditeurs fantômes de cette ville étrangère ! Phrases maladroites, excessives, injustes, négatives, dont ils auraient eu du mal à assumer la portée si leurs parents ou leurs éducateurs les avaient entendues ! Accusations agressives qui leur revenaient comme des boomerangs, contradiction dans l'œuf.



APPRIVOISER LE DIALOGUE

En classe, on continuait les débats enregistrés. Il y avait de moins en moins d'arrêt-sur-pause pour des questions techniques : trop près du micro, parole coupée mal à propos, digression que le groupe n'acceptait pas, explication de méthode... L'outil d'enregistrement, notre bon vieil Uher des Foyers Ruraux devenait familier : on continuait à grimacer ou à sourire des distorsions qu'il opérait par rapport au réel, mais on en prenait son parti, ou on en jouait. On s'en servit même pour qu'Antoine puisse enten-

dre ce que ça donnait quand il « touchait » sa guitare. Fatia, avec Gérard à la technique l'utilisa pour dire à son copain Abdel ce qu'elle avait sur le cœur. Gérard (à Abdel éberlué) : « Ecoute cet enregistrement. Fatia parlait seule de l'autre côté de la cloison, je suis vite venu chercher le magnéto ». Abdel fit semblant de ne pas remarquer que, dans l'enregistrement, Gérard posait des questions auxquelles Fatia répondait.

Dans les discussions, j'intervenais de moins en moins, sauf (exception de taille !) pour proposer le point de départ et le thème, en fonction de mes curiosités (que nous qualifierons pudiquement de sociologiques). De plus en plus, les questions qui fusaient et les interpellations d'un élève à l'autre relançaient l'échange ; les prises de parole spontanées aussi se faisaient plus nombreuses. Le silence des « timides » se dégageait du malaise.

ÊTRE RESPONSABLE DE SA PAROLE : ÉCRIRE OU PARLER ?

A chaque instant, un élève pouvait demander que ce qui venait d'être dit soit coupé sur la bande. Non pas effacé, car entre nous, rien n'empêchait qu'on puisse l'entendre à nouveau ; mais enlevé en cas de présentation hors du cercle de la classe. Pourtant il subsistait des obstacles. D'une part, les jeunes n'avaient pas encore confiance dans la forme et le contenu de leur langage. Ils ne parvenaient pas à se débarrasser des jugements que les adultes, à l'école ou dans la famille, leur assènent en permanence et certains ne cessent de répéter jusqu'à la fin de l'année qu'ils ne savent pas parler, que ce qu'ils disent n'est pas intéressant, qu'ils n'ont rien à dire et accessoirement qu'ils préfèrent les dictées ou les exercices de grammaire.

Toutefois, mais peut-être n'ai-je pas été assez attentif, je n'ai pas rencontré les refus catégoriques que j'avais connus avec l'expression écrite. Dans ce domaine, deux incidents méritent d'être rapportés car ils permettent de comprendre l'attitude des élèves face à ce nouvel outil de communication qu'était pour eux la radio.

Le premier remonte à quelques années. Une classe de C.P.A. avait fait de belles affiches — textes bien écrits en gros aux marqueurs de couleur — sur la liberté dans la famille, en entreprise, à l'école et quant on est jeune fille. Il fut interdit par voie hiérarchique de poser ces placards dans le collège, car ils risquaient de donner le mauvais exemple... orthographique. Ils étaient « pleins de fautes ». Pour faire bonne mesure, on ajouta à l'adresse d'une élève, qu'on connaissait bien sa famille et que sur le chapitre de la liberté de la femme... etc. A la suite, les élèves ne voulurent plus écrire que pour les exercices à trous et les dictées, et ils m'assurèrent qu'ils allaient se remettre à faire des graffitis « dans les chiottes » parce que là, au moins, on dit ce qu'on veut et comme on veut.

L'autre fait est plus récent. En mars 1983, deux élèves de 4^e d'origine marocaine, essayèrent d'analyser entre France et Maroc, leur double passé, leur double avenir, leur double présent. Les deux articles étaient parus dans le journal du quartier auquel nous participons. Tout ce que certains retirèrent de ces textes fut à peu près ceci : « bref, ils touchent les allocations en France et se font construire des villas là-bas », Pendant longtemps, il n'y eut plus d'articles pour « Quoi de neuf ? ». Par contre, dirent-ils plus tard, on aurait pu dire ça à la radio, car les objections, fausses interprétations et détournements, pour avoir une consistance, auraient dû avoir lieu par téléphone, au cours de l'émission, juste après la parole ; et alors on aurait pu y répondre, corriger, remettre les choses en place.

Inscription publique de la parole, d'accord ! mais à condition de garder la possibilité de contrôler sur les suites de sa parole.

Ainsi, dans la conscience de plus en plus grande des difficultés, la liberté de parole émergeait-elle doucement. Il restait les sujets tabous, l'amour, la femme, pour lesquels les désignations symboliques obscènes ne résistent pas à l'enregistrement, et encore s'aventurerait-on dans ces territoires par l'anecdote, par une espèce de discours ethnologique sur des civilisations comparées. D'autres discussions, pour lesquelles les élèves n'avaient pas « les mots pour le dire » — la santé, la beauté — s'avéraient encore difficiles.

Mais surtout, dans tous les domaines, subsistaient une espèce de gaucherie causée par la crainte de ne pas être compris, des hésitations qui traduisaient le scrupule d'être toujours capable de répondre de sa parole, à une interpellation, à une demande d'approfondissement ou de responsabilité. Et ces maladresses

nous gênaient : nous nous efforcions donc de réduire ces irrégularités, de normaliser.

De son côté Hassen répétait à qui voulait l'entendre : « C'est bizarre, la moitié de moi veut parler, mais l'autre moitié veut se taire ». Il ne comprenait pas que ces deux forces contradictoires n'étaient pas son fait à lui, mais bien celui du langage, ambigu, qui dit et tait, montre et cache, dévoile et recouvre, jouant sur les deux registres pour établir une relation à l'autre, pour signifier profondément, vraiment.

L'immigration

Deux élèves du C.E.S. Paul Giéra se sont exprimés sur leur condition d'immigré au travers des deux textes qui suivent.

Je suis Marocain, nous sommes arrivés en France en l'année 73. Nous avons immigré ma famille et moi, parce qu'il n'y avait pas assez de travail dans mon pays. Mes parents aimeraient bien retourner au Maroc mais mon père a besoin de nous faire vivre et ils veulent que mon frère et moi finissions nos études. Moi, je ne sais pas si j'aimerais retourner au Maroc. Je ne sais comment est la vie là-bas. En étant en France il y a des avantages. Moi, je vais voir mes grands-pères, mes cousins etc... j'aime bien parce que j'ai une villa au bord de la mer. Pour ma part, je connais le français aussi bien qu'un enfant du pays : mon père travaille et nous vivons assez bien, nous mangeons à notre faim. On avait raconté à mon père qu'en France il y avait du travail mais il ne se rend pas compte que c'est la même chose qu'au Maroc. Pourtant en ce moment il envisage de nous emmener au Maroc. Il a le désir de nous voir regroupés là-bas parce qu'il en a assez de voir sa famille dispersée. Il est vieux et il veut retourner dans son pays natal. Il veut aussi partir à cause du racisme dans le pays. On ne se sent pas chez nous, pas égal à eux. Quand nous partirons au Maroc nous aurons tout préparé : notre villa, le travail... En France, mon père n'a jamais voulu acheter une villa parce qu'il sait qu'un jour on retournera dans notre pays. Ici mon père n'a pas de projet, l'avenir, c'est comme si on était en exil.

L. Ali

Je suis Marocain, nous sommes arrivés en France en 1976. Mon frère et moi avons perdu deux ans d'études à cause du niveau de langue. Nous avons immigré car mon père avait perdu son emploi, l'usine où il travaillait ayant été incendiée par accident. Depuis il n'avait pas réussi à retrouver un emploi. Un jour, un grand ami de mon père lui proposa de venir en France, ça n'a pas été facile, mais avec l'aide de son ami il y est parvenu. Mon père est en France depuis presque 11 ans et nous depuis 7 ans. Quand je fais le bilan de cette immigration ; voici ce que je constate :

- On a quitté notre famille, nos amis, cela fait mal surtout à nos parents, tandis que nous ça peut passer.
- On a perdu certaines coutumes.
- Pendant un certain temps on se sent isolé, inégaux aux autres, ce qui fait qu'une fois dehors on perd la parole et peu à peu on oublie certaines expressions, certains mots de notre langue.

Puis quand on retournera dans notre pays, si c'est possible, on redeviendra à nouveau des étrangers non pas de race, mais de retard ; on sera dans notre pays, mais on ne saura rien de lui, et il nous faudra un certain temps pour nous rattraper.

Par contre en immigrant :

- On découvre de nouvelles coutumes.
- On apprend une nouvelle langue.
- Les vacances on sait où aller les passer.
- Les émigrés en venant en France découvrent d'autres pays, ainsi pour moi, toutes les vacances c'est l'Espagne.

D. Mustapha

LES SIRÈNES DU BAVARDAGE ET LES ORNIÈRES DE LA CLARTÉ

Nous n'étions pas contents de nous, sans le dire trop ouvertement : après tout, nous n'étions que des débutants, des élèves, un prof qui avait raté son dernier stage audio-visuel, une Zone d'Education reconnue Prioritaire...

Les critiques (dans nos têtes) fondaient sur nos enregistrements comme pluie de flèches à partir de deux bastions.

Le premier, celui des radios commerciales, radio-cravate, radio-caramel, radio-copain : reste pas seul, joue avec nous et tu gagnes un T-shirt comme tout le monde ; attends, ferme-pas, on va pas te laisser flipper dans le silence, une bonne rasade de disco : une-deux, une-deux, ça y est, tu marches presque au pas, ça coule, ça roule, ça baigne, pas de temps vide ; rien que du plein, comme les bouteilles de coca-cola...

Ainsi, certains élèves, à force d'écouter de la mauvaise radio, ont bien failli se guérir de leur « maladie » : ils commençaient à avoir du métier, à être capable de boucher les trous avec des phrases vides ou des questions oiseuses, des affirmations fallacieusement sensationnelles ou du faux-intensément-vécu. Le « hasard » voulut que nous puissions visiter longuement une radio commerciale dans une petite ville des Alpes : le gentil animateur était si grotesque à faire devant sa console, pour des interlocuteurs physiquement absents, les mimiques excessives et les gestes tronqués, toujours les mêmes, de son discours racoleur et creux, que, par la suite, l'allusion à son attitude suffit à conjurer parmi nous toutes vellétés de bavardage.

L'autre modèle qui nous faisait ombre de façon agaçante était celui même de l'école — y compris de ses productions reconnues en matière audiovisuelle. Cependant pour ce qui est de ce discours univoque, genre ex-cathedra, la vie quotidienne au collège en donnait assez pour qu'on puisse savoir ce qu'il valait et le refuser. Mais il n'est pas facile de lâcher le lest de certains principes : savoir ce que parler veut dire ; ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, n'accepter que le travail bien fait... Et d'encore un peu, c'en est fait des hésitations-élans, refus tousotés, acceptation par bruits de chaise, respirations, diversion-oui, répis-non, silence-plein, cris-vide, tout ce qui fait le grain du langage, sa chair, ce qui fonde le sens, peut-être ce qui reste quand on a tout oublié et que, leur mission accomplie, se sont envolés les mots du message.

ÇA N'AVANÇAIT PAS !

Je continuais à ne pas faire de montage de bande, remettant cela à plus tard, au jour, me disais-je où l'on connaîtrait le public auquel l'émission serait destinée. Me réservant cette fonction de toutes façons. J'estimais que les élèves avaient déjà bien à faire pour échapper aux contraintes qui paralysent l'acte de dire, et pour trouver le mouvement naturel de production de leur parole. Pour écouter aussi, ici et maintenant ce qu'ils (se) disaient. Je ne voulais pas leur demander une écoute plus distante et plus critique, ni un travail de construction et de « conditionnement », — de mise en forme — en vue d'éventuels auditeurs. D'ailleurs j'avais trop vu d'élèves (ou autres scolaires) « nettoyer » les bandes, « recentrer » la parole recueillie, y mettre de l'ordre et enlever sans discernement des éléments hautement signifiants. Je craignais que mes élèves fassent pareil et ne gardent que ce qui était clair, bien dit, bien conçu, sans équivoque, c'est-à-dire

les lieux communs, à la mode ou reconnus officiellement, et les généralités. Je me réservais le montage, également, pour récupérer le silence que le système scolaire m'avait fait gaspiller, et avoir la possibilité d'enlever mes interventions, celles que je ne jugeais pas conforme à moi ou déplacées dans l'économie de la discussion : remarques, questions, mises au point, et autres astuces de relance ou d'approfondissement. (A l'exclusion des moments où je parlais de mes expériences, désirs ou projets dans le cadre d'un échange simple et vrai).

Je n'envoyais pas non plus les jeunes en reportage : il faut avoir une parole à soi pour entendre et recueillir celle des autres. On ne bâtit pas autour de rien, on ne grandit pas à partir de seules négations. Et pour recevoir, pour accepter, il faut qu'il y ait, au moins virtuellement la possibilité de juger, de choisir. Chez certains, que la vie a échaudés, il y a même la nécessité d'un libre exercice du droit de réponse : pour être certains que ce qu'ils reçoivent ne leur est pas imposé.

Nos écoles fourmillent de reporters en culottes courtes qui braquent sur les gens leurs batteries de questions, sans jamais écouter vraiment les réponses. Ils vont généralement par deux, l'un tripotant ses boutons avec le sérieux qui convient et brandissant son micro au plus près sous le nez des gens (comme son petit frère sa dernière mitraillette en plastique ou le scalpel en inox de sa panoplie). L'autre les yeux baissés sur son questionnaire écrit, s'efforce d'obtenir de leurs victimes quelques phrases, assez mais pas trop, pour remplir ses boîtes à réponses. De retour à l'école, une fois disparus les gêneurs et la vie, tranquilles, on écoute la collection, et on s'ennuie : la morosité du système éducatif a repris ses droits.

BELLOT-CIRCUS EN AVIGNON

Et puis ce fut les rencontres nationales de radio, organisées par la commission audiovisuelle du groupe Freinet et par Annie et Georges Bellot.

Mêlés dans des équipes à des élèves d'autres villes, d'autres âges et d'autres formations audio-visuelles, quelques élèves de mes classes purent aller en ville faire des interviews et assister à des ateliers de montage. Grâce à la préparation des rencontres, ils purent interroger des personnalités qui les fascinaient mais qui leur paraissaient inaccessibles, comme le chef de la police de la ville ou le responsable du Festival. Yamina disait de ces trois jours : on a pu « aller voir les gens directement au lieu de confronter entre nous nos opinions sur eux et ce qu'on s'imaginait qu'ils disaient ». Dans leur recherche, plusieurs démarches se conjuguèrent.

Stage radio Icem

Vous avez pu entendre des émissions faites par les jeunes sur Radio Cours des Miracles - RCM -92,2 - les 7 et 8 mai. Il y avait des enfants et des adolescents de tous les coins de France. Chacun a choisi l'enquête qu'il voulait, vraiment suivant le sujet et non pas suivant le copain ou la copine. On a eu ainsi des équipes d'âges différents, les plus forts nous aidaient et nous aidions les moins habiles. Les élèves de Giéra qui étaient là ont travaillé sur 4 sujets : un sur la parole et trois sur les gens qui subissent le rejet de la société ou le racisme, et qui en ressentent les conséquences jusque dans leur ambiance familiale, les gitans, les maghrébines et les délinquants. Il s'agissait de faire s'exprimer des gens qui ne se font pas entendre, qu'on n'écoute pas, que l'on ne prend pas au sérieux. Interviewés par des jeunes, ils ont parlé plus facilement, plus amicalement, surtout qu'ils sentaient que ces jeunes étaient de leur bord. Comme il se rendait compte qu'ils étaient écoutés et pris au sérieux, la confiance régnait et la parole passait.

Dans mon groupe, nous avons interrogé une dame, une jeune fille et un groupe de femmes qui faisaient un stage d'insertion. Je me suis rendu compte que je n'étais pas la seule à avoir des peines.

Ce qui a été bien, c'est qu'on est allé aux sources dans la rue ou chez les gens, chercher ces paroles, et on a souvent trouvé dans leurs bouches ce qu'on avait envie de dire.

Grâce à l'appui des jeunes non-avignonnais, des adultes qui nous accompagnaient ou nous aidaient à monter les bandes ou avaient préparé les rencontres, nous avons pu sortir un peu de nos difficultés individuelles et voir les problèmes avec plus de distance, de calme et de compréhension.

Yamina, Hassen et Kamel

P.S. : On a envie de continuer en faisant une émission sur RCM tous les samedis de 12 h 30 à 14 heures.

BILAN DES RENCONTRES

D'abord, ils purent prendre du recul par rapport à leur situation personnelle grâce à la présence de camarades nouveaux et moins impliqués dans leur situation — ou impliqués autrement et ailleurs — « Avant, on ne savait pas comment dire ce qu'on avait à dire ; on avait peur en parlant de jeter de l'huile sur le feu et que les gens le prennent mal ». « Là on a eu la possibilité de parler de ces choses-là en les prenant plus décontractées, plus larges... sans parler directement de nous ».

En utilisant la structure des rencontres, ils sont allés chercher des réponses de première main aux questions qu'eux-mêmes et leurs camarades les plus proches se posaient. Pas seulement auprès de personnalités relativement inabordables, mais auprès de personnes qu'ils côtoyaient quotidiennement et à qui ils n'avaient jamais posé les questions de fond : délinquant sorti de prison, femme au foyer, marchands de ferraille et gens de la route. Très vite aussi leur est apparue l'urgence de donner la parole à ceux qui, comme eux, ne l'avaient pas : faire partager, grossir le nombre de ceux qui ont voix aux décisions. Aller enquêter pour avoir des points de vue différents des nôtres, mais « surtout, on s'est aperçus que ce qu'on avait à dire, qu'on ne pouvait pas dire des fois, on pouvait le recueillir dans la bouche des autres ». Ainsi la conscience advint que la parole des autres, de même sens ou contraire, était importante, qu'on devait sérieusement se former à l'écouter. On comprit même sans trop vouloir encore s'y essayer que le montage était une autre façon de donner la parole, de sorte qu'elle soit reçue par ceux qui se posent les questions auxquelles elle répond ; une manière modeste et sans tapage de mettre en harmonie, d'accorder les silences fertiles dont les mots du locuteur sont l'écho avec les parties calmes et disponibles de l'auditeur attentif.

RADIO COUR DES MIRACLES

La semaine suivant le stage, les émissions commencèrent sur R.C.M., le samedi de 12 h 15 à 13 h 20, sur le schéma suivant, répété trois fois : huit à dix minutes de bande montée, cinq minutes de musique (une ultime concession, lorsqu'elle n'était pas choisie dans le fil du débat) et les appels téléphoniques, dix minutes de discussion en direct pour préciser, discuter, répondre aux objections et au téléphone. Je m'essayais donc au montage, précautionneux car conscient combien ma profession m'induit à l'ordre, mais un peu rassuré puisque un temps de direct devait obligatoirement suivre. Les dégâts ne furent pas trop graves puisque des amis auditeurs ne s'aperçurent pas de la différence entre les deux moments, montage et direct.

Actuellement, pendant ce mois de juillet, des élèves continuent à travailler à la radio. Ils ont fait un enregistrement sur la place de l'horloge, à l'occasion de la Mostra du Livre : inaudible à cause des bruits d'ambiance. Ils ont interviewé le chanteur Dave et ont essayé de faire un montage : le décrochage fut si raide et la mise en ordre si draconienne qu'ils n'ont plus reconnu, un beau matin, le bon moment qu'ils avaient passé avec quelqu'un. Ils ont égaré Dieu sait où ce monument de labeur et de propreté : dommage, ils auraient pu le fourguer à Radio-Vaucluse.

L'AN QUI VIENT

Si les vacances et les mauvaises radios ne font pas trop de dommages, on pourrait faire l'an prochain un travail intéressant sur les bases suivantes :

— dire, simplement, sans dramatisation, fausses peurs, réthorique ni grimaces, ce qu'on a à dire, comment on vit les choses, ce qu'on propose, ce qu'on désire — même si on sait bien que « quand j'arriverai là-bas, j'aurai toujours le trac »

— donner la parole, et puis « il faudrait plus d'enquête, plus d'interviews pour nourrir nos discussions ».

— respecter la parole, à l'enregistrement et au montage, et faire attention à tout ce qui est signifiant.

— établir une réelle communication : « pour être écoutés sur le quartier, il faudrait avertir les gens... et il faudrait parler d'eux ». Pour le retour, on sait que c'est difficile : « Il y a des gens qui écoutent, professeurs, surveillants, élèves, parents, mais ils téléphonent pas... ils nous en parlent après... »

C'est vrai que c'est dur de téléphoner comme ça, en direct, sur une radio ».

— la technique des émissions, c'est pas en une heure ou deux qu'on y arrivera, mais on a envie de s'en occuper... au stage, on était responsable du matériel, et ça s'est bien passé.

— une seule affirmation négative : un émetteur au collège, pas question !

CONCLUSION :

Ainsi j'étais parti sur l'idée que les gens avaient beaucoup de choses à dire, des sacs infinis à vider, de grands estomacs trop pleins à débarrasser, des nœuds innombrables à dénouer au jour, et nombre de choses belles aussi que leur être contenait.

En découvrant combien ils avaient peu à exprimer et combien ils se répétaient, j'ai craint qu'après s'être vidés, ils se détournent, désenchantés du langage.

Or c'est le contraire qui eut lieu : une fois enlevé ce bouchon qui coïncidait tout, le développement put commencer vers un libre jeu du verbe et de la relation de parole.

J'avais vécu au jour le jour ce que je ne connaissais que par les livres : que ce qu'il est important de faire advenir, ce ne sont pas les contenus de l'expression, un produit qui doit passer de l'intérieur à l'extérieur, mais l'aptitude à la communication, ce processus dont il fallait retrouver la nécessité, l'utilité, mais aussi le mécanisme, la technique et l'éthique sans laquelle elle reste stérile, la confiance, force sereine et lucide contre laquelle les bêtises et les méchancetés ne peuvent rien. Communiquer, rétablir par le jeu de l'écoute et du dire, dans une confrontation positive, la résonance entre les pleins et les vides, certains au moins, qui constituent, dans chaque interlocuteur, le corps vrai et vivant.

En effet, la situation de communication, l'attitude d'échange, me paraissent un préalable à toutes démarches radio, et plus largement à toutes relations. Car pour se dire, pour s'exprimer, l'individu doit obligatoirement passer par le dialogue et les mouvements de la parole en écho ; et même, se placer dans une situation plus large que la seule utilisation du langage verbal, situation de donner-recevoir généralisé.

Ce qui est vrai pour une seule personne l'est aussi pour un groupe : avant de proposer des informations, de susciter et regrouper des revendications, de mettre en forme des propositions, avant même de présenter des témoignages et renseignements, les gens de bonne volonté et les militants honnêtes, devraient être certains des fondements de leur action : s'attacher à instaurer une réelle relation de confiance, savoir que c'est la parole qui doit être libérée — l'acte de la parole — et non tels et tels contenus, désirer fortement regagner un certain silence, pour soi mériter l'écoute, mais aussi parce que la parole devrait pouvoir faire comme toutes les bonnes choses, croître et se multiplier.

P.S. :

Pour terminer, je voudrais répondre à un ami et combler une lacune de ce texte : les auditeurs ont toujours été pour nous un souci constant. Au début, j'ai essayé de créer un public quasi fermé, constitué de cinq classes dont on aurait été certain de l'écoute et du retour — non exclus les auditeurs éventuels, parents, éduc... A Apt, je comptais sur ce public lointain, auditeurs-alibis qui permettraient une sorte de paroxysme... Sur Avignon, j'ai longtemps travaillé pour une radio de quartier, groupe humain directement accessible dans l'espace, mais je revins assez vite de ce choix en constatant combien des radios militantes que j'aimais bien, qui s'étaient enfermées sur un lieu, risquaient de s'essouffler et de s'éteindre, à force de répéter, et de s'enfermer dans leur ghetto. Le dernier engagement fut donc à R.C.M., une radio qui a son siège au centre ville, dont les orientations sont en même temps associatives et libertaires...

Reste toujours cependant cette exigence : n'émettre que vers des gens libres, disponibles et ouverts, actifs, donc peu nombreux dans la situation actuelle des mass-médias.

Et dans le contexte politique actuel, ce choix pose un grave problème, comment, sur cette base d'écouteurs minoritaires, trouver assez d'argent pour fonctionner et faire un travail de qualité.

Jo CARRET

Passer de la parole aux actes puis des actes à la parole



Ce n'est ni une nécessité pédagogique, ni une mode, ni l'élan de mai 81 qui est à l'origine du projet mais bien plutôt une de ces discussions au cours desquelles l'amitié permet de brasser des idées qui, à défaut bien souvent de pouvoir être appliquées, sont destinées à « refaire le monde ».

Comment créer des conditions pour que les gens se parlent ? On pourrait... Il faudrait...

Souvent nous sommes revenus sur ce sujet, nous établissons des listes de matériel nous donnions telle orientation à notre utopie puis nous nous séparions en nous disant que nous y arriverions bien. Et nous y sommes arrivés. Et si notre travail s'est inscrit dans le temps scolaire ce n'est que par le fait que nous étions 5 enseignants sur les six.

Tout de suite deux groupes se sont établis : collège = Maïté - Jo école : Francis, Jacques, Marius et René qui n'étant ni de l'un ni de l'autre appartenait aux deux (coordinateur du projet auprès des Foyers Ruraux).

Dès le départ nous avons établi implicitement que notre collaboration ne pouvait s'inscrire que sur une base affective ; ce qui ne

constituait qu'une suite logique à l'atmosphère et à la générosité des premières réunions tout en nous préservant d'une scolarisation trop étroite de notre ambition ou d'une éventuelle récupération.

Ainsi constamment nous avons des occasions d'impulser, d'analyser, de remettre en question mais chaque fois avec l'accord de tous, les réflexions et le travail de tous. Plusieurs fois nous avons eu à regarder en arrière, n'avions-nous pas dévié ? N'avions-nous pas perverti nos espoirs ? N'avions-nous pas des analyses à revoir ? Toujours nous avons regardé, tous, ce que chacun faisait mais ce n'était pas au cours de séances formelles, c'était comme on parle du vélo, ou de la photo, ou de la politique locale, avec la même simplicité, avec le même sérieux. Chacun était sensible au cap que franchissait un autre, aux soucis qu'il avait, aux joies qu'il éprouvait.

Et encore des discussions, des mises en pratique, des analyses... de nouveaux projets, farfelus ? utopiques ?, pas si sûr, ensemble on peut faire des choses à condition que le projet commun à tous soit le projet de tous.

Jacques REY

La pratique de la pédagogie Freinet, si elle s'appuie sur des principes de base, ceux que Freinet appelait les invariants, n'est pas régie par un dogme. De même, si elle se veut résolument matérialiste, elle ne saurait être réduite à un recueil de recettes.

Elle est en permanence, et de façon dialectique, action et recherche, recherche et action, somme de recherches et d'actions individuelles (de personnes ou de petits groupes) versées dans ce creuset de recherche-action collective qu'est le Mouvement de l'Ecole Moderne.

La pratique de la pédagogie Freinet conduit des milliers d'éducateurs à explorer des domaines très divers, tant pour ouvrir de nouvelles pistes que pour mener plus loin des pistes déjà bien pratiquées. Aussi arrive-t-il que les voies des uns ou des autres divergent en apparence ou aboutissent provisoirement à des pratiques très différentes. C'est alors que la confrontation est nécessaire, dans un esprit coopératif et le plus objectivement possible.

Les Documents de L'Educateur ont pour but de permettre cette confrontation, en permettant la communication des travaux d'une personne ou d'un groupe de personnes à tous ceux qui vivent de près ou de loin la vie du Mouvement de l'Ecole Moderne. Leur publication n'engage le Mouvement qu'à poursuivre sa recherche, ce qui est déjà beaucoup.

Lorsqu'on nous demande : « *Quelle est la ligne de votre Mouvement ?* », nous devrions sans doute répondre : « *Nous sommes le mouvement qui déplace les lignes* ».

Déjà parus

La notion de temps et les enfants de C.P.-C.P.E.

*Par la commission math du groupe
I.C.E.M. des Bouches-du-Rhône*

Ah ! Vous écrivez ensemble !

*Pratique et théorie
d'une écriture collective*

Création manuelle et technique en maternelle et à l'école élémentaire

*Secteur Création Manuelle
et Technique de l'I.C.E.M.*

Voyage-Poésie II

Témoignages

Absorption ou 3 études sur l'affectivité

J.-C. Pomès

A commander à :

C.E.L. - B.P. 109 - 06322 Cannes la Bocca Cedex

Chaque numéro : 12 F

Documents de L'ÉDUCATEUR

178-179

Supplément au n° 13\14
du 30 août 1984
50^e année
12 numéros
+ 5 dossiers : 175 F
Étranger : 235 F

PRENDRE LA PAROLE

une expérience de radio
en milieu rural

recherches - expression des praticiens de l'école moderne
pédagogie Freinet